La négation antiphonique en espagnol. La formule de renforcement “ ni ínsulas ni ínsulos ”: étude synchronique et diachronique

Federico Bravo

► To cite this version:

Federico Bravo. La négation antiphonique en espagnol. La formule de renforcement “ ni ínsulas ni ínsulos ”: étude synchronique et diachronique. Bulletin Hispanique, 1992, 94 (2), pp.619-672. 10.3406/hispa.1992.4781 . halshs-02062556

HAL Id: halshs-02062556

<https://shs.hal.science/halshs-02062556>

Submitted on 9 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La négation antiphonique en espagnol. La formule de renforcement « ni ínsulas ni ínsulos » : étude synchronique et diachronique

Federico Bravo

Resumen

Traditionnellement considérée comme synonyme de « anafonia » ou de simple « juego fónico », la notion de *antifonía* est privilégiée ici - en detrimento de la de « expresividad », demasiado difusa y escasamente funcional - y redefinida con objeto de explicar, a partir de las implicaciones fónico-ritmicas, morfológicas y semánticas que reviste, la génesis y el funcionamiento de los binomios negativos basados en la alternancia gramatical del género. Este juego flexivo aparece, al término de la descripción, como un procedimiento onomasiología) de carácter predominantemente metalingüístico, instaurador de una verdadera « antonimia de significantes » en el discurso.

Résumé

Traditionnellement considérée comme synonyme d'« anaphonie » ou de simple « jeu phonique », la notion d'antiphonie est privilégiée ici - au détriment de celle, trop diffuse et peu fonctionnelle, d'« expressivité » - et redéfinie pour tenter de mettre au jour, en considérant les implications phonico-rythmiques, morphologiques et sémantiques qu'elle revêt, la genèse et le fonctionnement des binômes négatifs construits sur l'opposition syntagmatique de genre grammatical. Ce jeu flexionnel apparaît, au terme de la description, comme un procédé onomasiologique fortement sous-tendu par des mécanismes métalinguistiques visant à instaurer dans le discours une véritable « antonymie des signifiants ».

Citer ce document / Cite this document :

Bravo Federico. La négation antiphonique en espagnol. La formule de renforcement « ni ínsulas ni ínsulos » : étude synchronique et diachronique. In: Bulletin Hispanique, tome 94, n°2, 1992. pp. 619-672;

doi : <https://doi.org/10.3406/hispa.1992.4781>

https://www.persee.fr/doc/hispa_0007-4640_1992_num_94_2_4781

Fichier pdf généré le 26/05/2018

LA NÉGATION ANTIPHONIQUE EN ESPAGNOL. LA FORMULE DE RENFORCEMENT « NI ÍNSULAS NI ÍNSULOS » : ÉTUDE SYNCHRONIQUE ET DIACHRONIQUE

Federico BRAVO
Université de Bordeaux III

Traditionnellement considérée comme synonyme d'« anaphonie » ou de simple « jeu phonique », la notion d'*antiphonie* est privilégiée ici – au détriment de celle, trop diffuse et peu fonctionnelle, d'« expressivité » – et redéfinie pour tenter de mettre au jour, en considérant les implications phonico-rythmiques, morphologiques et sémantiques qu'elle revêt, la genèse et le fonctionnement des binômes négatifs construits sur l'opposition syntagmatique de genre grammatical. Ce jeu flexionnel apparaît, au terme de la description, comme un procédé onomasiologique fortement sous-tendu par des mécanismes métalinguistiques visant à instaurer dans le discours une véritable « antonymie des signifiants ».

Tradicionalmente considerada como sinónima de « anafonía » o de simple « juego fónico », la noción de *antifonía* es privilegiada aquí – en detrimento de la de « expresividad », demasiado difusa y escasamente funcional – y redefinida con objeto de explicar, a partir de las implicaciones fónico-rítmicas, morfológicas y semánticas que reviste, la génesis y el funcionamiento de los binomios negativos basados en la alternancia gramatical del género. Este juego flexivo aparece, al término de la descripción, como un procedimiento onomasiológico de carácter predominantemente metalingüístico, instaurador de una verdadera « antonimia de significantes » en el discurso.

Don Cristóbal de Castañeda y Pernia surnommé « Barbarroja », bouffon de Philippe IV immortalisé par Vélasquez dans son célèbre portrait, était, dit-on, un personnage extravagant réputé pour ses railleries et pour ses répliques narquoises et cinglantes. Un jour, le roi lui demanda si l'on trouvait des olives à Valsáin, montagne plantée de pins à proximité de Ségovie. Faisant montre de sa mordacité habituelle, le bouffon rétorqua : *Señor, ni olivas, ni olivares*. L'allusion malicieuse au Comte-Duc, qui n'apprécia point l'audacieux jeu de mots du bouffon, lui valut, selon les témoignages de l'époque, l'exil à Séville en 1634. On imagine la détresse de l'imprudent valet, qui ne se serait jamais attiré l'inimitié du favori du roi si, au lieu de faire allusion aux oliveraies, il s'était contenté d'un simple rapprochement paronymique entre le nom du fruit et celui de l'arbre : *ni olivas, ni olivos*. Mais à supposer que le roi se fût intéressé à un autre fruit, comme le citron ou la fraise, rien ne l'aurait empêché de répondre, au plus grand mépris du nom du fruit et de celui de la plante ou de l'arbre et du terrain où il pousse, *ni limones ni limonas* ou *ni fresas ni fresos*.

Ce sont là quelques-unes des variantes de la formule négative de renforcement qui, employée depuis des siècles par poètes et écrivains, mais particulièrement vivante (encore de nos jours) dans la langue parlée, seront analysées dans les pages qui suivent. Peu étudiée et rarement évoquée dans les études consacrées à la négation, cette construction a fait l'objet, il y a une dizaine d'années, d'un intéressant article, extrêmement minutieux et abondamment documenté¹. Son auteur, Fernando González Ollé, s'emploie à dégager, à partir d'un corpus particulièrement dense et varié, le double étymon syntaxique et sémantique du tour emphatique, en répertoriant et en classant systématiquement les différentes variantes de cette modalité de négation expressive. La présente étude, qui se propose également de jeter quelque lumière sur la genèse et sur l'évolution de cette singulière construction, vise moins cependant à établir une chronologie rigoureuse du phénomène qu'à écrire les mécanismes psycholinguistiques qui le sous-tendent.

1. Fernando González Ollé, « La negación expresiva mediante la oposición sintagmática de género gramatical : El tipo *sin dineros ni dineras* y sus variantes » in *Logos semánticos. Studia linguistica in honorem Eugenio Coseriu*, Madrid, Gredos, 1981, IV, p. 215-237.

L'hypothèse de travail retenue pose que, mise au service de la négation, l'opposition syntagmatique de genre constitue l'ultime étape d'un processus énantiosémique instaurateur d'un clivage intraverbal qui, dépassant largement le cadre notionnel de l'antonymie, vise à instituer dans le discours une négation totale, non pas par association contrastive de signifiés opposés, mais par dissociation métanalytique de ces deux entités théoriquement indissociables que sont le signifié et le signifiant. Parallèlement à la démonstration de ce postulat, nous tenterons de dégager une chronologie relative du phénomène, susceptible de mettre au jour les principales étapes de son évolution, de ses origines à son dernier stade, celui de sa grammaticalisation.

Afin d'établir une taxinomie sémantico-formelle des formules binaires de renforcement construites à l'aide du morphème *ni*, nous nous attacherons dans la première partie de notre exposition à définir la nature des rapports qui président aux deux membres reliés par le connecteur négatif. La deuxième partie, consacrée à la description des formules du type *ni insulas ni insulos*, vise essentiellement à rendre compte, à partir de cette typologie, des mécanismes intervenus dans la promotion du signifiant morphologique du genre au statut d'inverseur sémique.

I. – NÉGATION ET ÉNUMÉRATION : LE RAPPORT PARTIE / TOUT.

Il existe deux formes de comparaison, et il n'en existe que deux : la comparaison de la mesure et celle de l'ordre. On peut mesurer des grandeurs ou des multiplicités, c'est-à-dire des grandeurs continues ou discontinues ; mais, dans un cas comme dans l'autre, l'opération de mesure suppose qu'à la différence du compte qui va des éléments vers la totalité, on considère d'abord le tout, et qu'on le divise en parties.

(Michel Foucault, *Les mots et les choses*, III, 2)

Quels que soient le nombre d'unités qu'elle comporte et la nature des rapports qui les relie, l'énumération a toujours, même si elle n'y prétend pas, une visée exhaustive. Tout au moins vise-t-elle à produire cet effet, les membres qu'elle associe (ou qu'elle dissocie) étant, en principe, subsumables sous une catégorie supérieure, c'est-à-dire intégrables dans un ensemble que le locuteur, pour des raisons d'exactitude et de précision informative ou pour des besoins d'expressivité, choisit délibérément d'énoncer séparément.

Soit l'énoncé suivant :

Los invité a todos, pero no vinieron ni Carlos, ni Luisa, ni Fernando.

Exhaustive, l'énumération négative est, en outre, restrictive : chacun des trois membres énumérés, *Carlos, Luisa, Fernando*, s'inscrit dans un ensemble bien précis qui, sauf omission de la part du locuteur, exclut toute unité ne se conformant pas à la prémisses déclarée dans la première partie de l'énoncé : *no vinieron*. Mais, pour être exhaustive, l'énumération restrictive n'en est pas plus forte ou plus emphatique du point de vue du mode énonciatif. Tout au plus permet-elle, sous l'effet de l'accumulation, d'insister sur l'ampleur, sur la densité ou sur la diversité de l'ensemble pris en considération et, par voie de conséquence, d'actualiser le signifiant négatif *ni* autant de fois que l'ensemble comporte d'unités isolables. Si l'énumération construite à l'aide de ce connecteur permet d'expliciter le nom des différentes parties qui configurent un ensemble, elle n'a dans certains cas d'autre objet que celui de renforcer la négation. Lorsque, par exemple, dans la *Danza general de la Muerte*, la Mort menace l'Avocat en lui disant :

Ni Cino, ni Bártulo, ni el Colectario
vendrán a libraros de mi carcelario.
(XLIII)

le personnage comprime l'énumération en sélectionnant le nom d'un recueil de canons et celui de deux des plus prestigieux représentants d'un ensemble, celui des jurisconsultes, dont le dénombrement exhaustif serait absolument impensable. Ainsi la Mort déclare-t-elle qu'aucune loi et qu'aucun homme de loi, si célèbre et brillant fût-il (soit : rien ni personne), ne pourrait tirer l'avocat de la mauvaise passe dans laquelle il se trouve. *Cino, Bártulo* et le *Colectario* représentent synecdochiquement un tout dont l'inventaire pourrait être décliné indéfiniment. En effet, le connecteur coordonnant *ni* permet d'articuler dans le discours des unités en nombre théoriquement illimité :

Que [los enamorados] ni comen ni beben, ni rien ni lloran, ni duermen
ni velan, ni hablan ni callan, ni penan ni descansan, ni están contentos
ni se quejan... (*Celestina*, IX)

Mais une forte tendance au binarisme se fait jour qui a pour effet de polariser l'énumération autour de deux seuls axes. Le nombre des constituants actualisés se trouve ainsi le plus souvent porté à deux, comme en témoigne l'énumération

transcrite ci-dessus, dont les unités, loin de constituer un inventaire anarchique d'actions isolées, se trouvent rigoureusement opposées deux à deux.

Il convient par conséquent de distinguer les énumérations purement restrictives de celles qui, au-delà du strict dénombrement des unités configuratrices d'un ensemble, ont pour objet de souligner le refus et de renforcer la négation. Cette dualité n'est qu'un corollaire de modes selon lesquels le locuteur peut concevoir les différentes entités (notionnelles, empiriques, imaginaires ou réelles) qui composent son univers référentiel², à savoir : comme un tout décomposable en parties ou comme un ensemble d'unités aptes à constituer un tout (nous laisserons provisoirement de côté un troisième cas, représenté par l'entité qui, parce qu'elle ne peut être fragmentée ou parce que le locuteur ne la conçoit pas fragmentairement, demeurera indivise – cf. *infra* § I.2 –).

Si ces deux modes de représentation mettent directement en cause le double rapport contrastif partie / tout, le sens dans lequel est parcouru par le locuteur le trajet qui permet d'accéder à l'un ou à l'autre de ces deux pôles extensifs diffère radicalement. En effet, ce double paramètre il importe bien de l'entendre dialectiquement comme un rapport à la fois biunivoque (donc susceptible d'être parcouru dans les deux sens) et excluant (la saisie de l'un impliquant nécessairement l'exclusion de l'autre). Dans les deux exemples cités le locuteur cherche à se donner une représentation mentale d'un ensemble d'unités, mais alors que dans le premier cas ce sont plusieurs unités (*Carlos + Luisa + Fernando*) qui se présentent à l'esprit du locuteur comme formant un tout (celui des invités absents), dans le second c'est un ensemble (* *Nadie* [= *ningún jurisconsulto*] *vendrá a libraros*) que le locuteur choisit, pour s'en forger une représentation concrète, de fragmenter en parties (*Cino + Bártulo + Colectario*). Ainsi, au moyen de l'énumération, le sujet parvient, par synthèse, à recomposer l'ensemble en additionnant les différentes parties dont il se compose et, par analyse, à le décomposer en répertoriant tous ou quelques-uns de ses constituants. Ce sont ces deux forces de signe contraire, cohésive l'une et séparatrice l'autre, qui confèrent à l'énumération son intentionnalité

2. V. à ce propos Jean François Bordron, « Les objets en parties (esquisse d'ontologie matérielle) », in *Langages*, num. 103, septembre 1991, p. 51-65.

explicative (agglutinante : partie $\longrightarrow$ tout) ou expressive (déglutinante : tout $\longrightarrow$ partie). Au premier mode d'énumération correspondent les dénombrements à valeur informationnelle : il s'agit alors pour le locuteur de rassembler les unités constitutives de l'ensemble dont il cherche à se donner une représentation détaillée mais globale. Au deuxième mode d'énumération correspondent les formules négatives de renforcement qui seront examinées ici. Doublement modalisée sous l'effet de la négation (modalité d'énoncé) et des mécanismes de mise en relief et de soulignement mis en œuvre (modalité de message), l'énumération naît dans ce dernier cas de la décomposition régressive de l'objet en parties : la négation de l'objet passe ainsi par la négation de chacune de ses parties.

1. Segmentation de l'objet

Lorsque la fragmentation de l'objet à négativer entraîne la scission du tout en deux sous-unités³, il y a lieu de considérer les segments ainsi obtenus comme deux sous-ensembles à la fois complémentaires – puisque la somme des deux parties, qu'elles soient symétriques ou non, se trouve équivaloir au tout – et opposés – le critère de segmentation adopté ayant permis de discriminer à l'intérieur de l'ensemble négativé deux sous-ensembles à la fois solidaires et contrastés –.

3. Dans son riche article « Studies in irreversible binomials » (in *Lingua. International review of general linguistics*, VIII, 1959, p. 112-160), Yakov Malkiel, qui ne mentionne pas les formules antiphoniques qui font l'objet de la présente analyse, propose une taxinomie des différentes locutions binaires fondée sur l'analyse des rapports qu'entretiennent les deux membres du binôme. Les paramètres retenus par Malkiel restent toutefois assez hétérogènes, puisque l'auteur fait aussi bien appel à des critères formels (1. rapport d'identité : esp. *ojo por ojo*, fr. *tête-à-tête*, an. *higher and higher*, 2. rapport dérivationnel : lat. *diem ex die*, roum. *mălo po mălu*, an. *bag and baggage*) qu'à des critères sémantiques, eux-mêmes non-complémentaires (1. les deux membres sont équivalents : an. *each and every*, fr. *us et coutumes*, 2. Les deux membres sont complémentaires : esp. *sapos y culebras*, *pelos y señales*, 3. les deux membres sont opposés : fr. *par monts et par vaux*, esp. *por sí o por no*, 4. l'un des deux membres désigne une partie de l'autre : an. *months and years*, esp. *aves y gallinas*, 5. l'un est une conséquence de l'autre : an. *to shoot and kill, if an when*). La diversité des critères adoptés fait que la même formule peut simultanément figurer sous des rubriques différentes. Plus simple, la classification que nous proposons dans les pages qui suivent nous semble présenter l'avantage d'exclure toute intersection entre les catégories établies.

Donnons un exemple. L'adverbe *nunca* est par définition, avec son synonyme *jamás*, le signifiant adverbial de la négation temporelle. Si le temps se construit (et se laisse concevoir) comme une succession illimitée mais discontinue de jours et de nuits (de sorte que la somme de tous les jours et de toutes les nuits recouvre la totalité de l'unité-temps), il est possible alors, pour poser négativement la notion déclarée par le signifiant temporel *siempre*, de nier globalement le tout (*No descansa nunca*) ou, fragmentairement, d'en nier les deux unités constitutives (*No descansa ni de día ni de noche*), ce qui permet au locuteur de mettre en œuvre, pour négativer un seul et même objet notionnel, deux négations successives en faisant suivre l'unité lexicale choisie (*ni de día*) de la négation de son contraire (*ni de noche*) – la notion de « contraire » sera discutée plus loin, cf. § I.3 –.

Il s'ensuit que le rapport qui va s'instaurer entre les deux membres du binôme négatif sera, comme le montrent les exemples suivants, un rapport d'antonymie mutuellement exclusive :

- Aquí non lo pueden *vender nin dar en presentaja* (*Cid*, 516)
- que *de día nin de noch* non les diese arebata (*Id.*, 562)
- non osan fueras *exir nin con el se ajuntar* (*Id.*, 1171)
- Puyava a los Cielos sin ayuda ninguna, / Non li fazié embargo *nin el sol nin la luna* (Gonzalo de Berceo, *Vida de Santa Oria*, LIII)
- que *ni placer ni pesar* / te impresionen demasiado (Gómez Manrique, *Salutación de las virtudes a un sobrinillo de D. Gómez* [in *Teatro medieval*], v. 19)
- porque *ni el alma ni el cuerpo* tenían ya lugar donde me cupiesen más [cuidados] (Comendador Escrivá, *Querella ante el dios de amor* [in *Teatro medieval*], p. 213)
- mas la madura edad no deja *presente ni pasado ni porvenir* (Fernando de Rojas, *Celestina*, VII, p. 274)
- Nadi puede ser *dichoso*, / señora, *ni desdichado*, / sino que os haya mirado (Garcilaso de la Vega, *Copla VIII*, v. 1 s.)
- sino que este barrichelo / no pára *noche ni día* (Torres Naharro, *Soldadesca*, I, v. 8)
- ¿ Qué me *hace ni deshace* ? (Torres Naharro, *Tinelaria*, IV, v. 403)
- ni sentir *arriba ni abajo* pasos de viva persona por la casa (*Lazarillo de Tormes*, II, p. 131)
- y que yo, « *directe* » *ni « indirecte »*, no soy parte en ellas (*Id.*, V, p. 161)
- Eso no haré yo – dijo Sancho –, *ni de malo ni de buen talante*, en ninguna manera (Miguel de Cervantes, *Quijote*, II, XLI)
- ¿ Satisfacción ? / ¡ *Ni dalla ni recibilla* ! (Guillén de Castro, *Las mocedades del Cid*, I)

- porque nada hay que sea *poco ni mucho* per se, sino respectivamente (Leandro Fernández de Moratín, *La comedia nueva*, II, 3)
- No saben *lo que quieren ni lo que aborrecen* (Leandro Fernández de Moratín, *El sí de las niñas*, II, 5)
- y el rayo de sol no está *alegre ni triste* (Unamuno, *La tía Tula*, XX)
- Yo no estoy *viva ni muerta* (Id. XXIII)
- que *ni mejoraba ni se moría* (Miguel Delibes, *Cinco horas con Mario*, p. 159)
- *Ni lo compré ni me lo regalaron* y así se ha marchado : *sin pena ni gloria* (A. Cillero Ulecia, *Pascasio y Vinagre*, p. 133)

Or, malgré le rôle éminent qu'elle est appelée à jouer dans ce type de construction, l'antonymie est loin d'en constituer l'unique ressort. Il suffit d'affecter un élément du discours d'un trait (lexical ou grammatical) différentiel pour obtenir, en l'associant à son contraire, un binôme oppositionnel négatif. Ainsi, à l'antonymie proprement « sémantique » on peut, entre autres, ajouter l'antonymie « déictique » (champ du Moi vs. champ du non-Moi) :

- [las estrellas] no influyen *en este lugar lo que en aquél, ni en aquél lo que en éste* (Miguel de Cervantes, *Los trabajos de Persiles y Sigismunda*, I, XIII, p. 116)
- todos heredamos por el dicho del nacer, *sin más acá ni más allá* (Francisco de Quevedo, *Los sueños*, p. 133)
- tú estabas enamorado (...) de la mujer, del abstracto, no *de ésta ni de aquélla* (Miguel de Unamuno, *Niebla*, X, p. 93)

l'antonymie « diathétique » (actif vs. passif) :

- Esta vía de *no amar ni ser amado* no es tan seguida (Juan Rodríguez del Padrón, *Siervo libre de amor*, p. 66)
- ¡ Dichosos aquéllos a cuya noticia no han llegado las faltas ajenas, que *ni ofenderán ni serán ofendidos* ! (Vicente Espinel, *Vida del escudero Marcos de Obregón*, descanso quinto, p. 129)
- y el que no obliga con buenas obras, *ni es amado ni ama* (Id., descanso sexto, p. 145)
- que tiemblo de tratar de *fiar ni ser fiado* (Id., descanso noveno, p. 187)

l'antonymie « numérale » (singulier vs. pluriel) :

- Y *por uno ni por dos* / ¿ ha de ser más ni menos ? (Bartolomé de Torres Naharro, *Tinelaria*, III, v. 198)
- Mas usáis / que con los tales calláis, / que falten *un mes ni ciento* (Id., III, v. 435)

ou l'antonymie « temporelle » (passé vs. présent, présent vs. futur ou passé vs. futur) :

- Nunca pensáis que *tenéis ni habéis de tener* necesidad dellos (*Celestina*, VII, p. 274)
- ¿Cuál hombre *es ni ha sido* más aventurado que yo ? (*Id.*, VIII, p. 304)
- Y os aviso / que Dios *no quiere ni quiso* / que biváis vos de donaires (Bartolomé de Torres Naharro, *Soldadesca*, II, p. 190)
- Estas palabras (...) *no se me han olvidado, ni se me olvidarán* en tanto que la vida me durare (Miguel de Cervantes, *Los trabajos de Persiles y Sigismunda*, X, p. 100)
- Pues dicen que (...) *no se casa ni se casará*, porque él quiere hacerla monja (Leopoldo Alas Clarín, *La Regenta*, 7, p. 127)

ainsi que toutes sortes d'oppositions et d'inversions syntaxiques (A/B vs. B/A) :

- *nin da consejo padre a fijo nin fijo a padre* (*Cid*, 1176)
- jamás condena *al padre por el delito del fijo, ni al fijo por el del padre* (Fernando de Rojas, *La Celestina*, IV, p. 228)
- porque no puede sufrir (...) que *los que tienen ingenio tengan buen talle, ni los que tienen buen talle tengan ingenio* (Lope de Vega, *La Dorotea*, V, III, p. 539)
- no se entienden *los unos a los otros ni los otros a los unos* (Luis Vélez de Guevara, *El diablo cojuelo*, tranco VII, p. 175)
- en la ley bárbara y primitiva del Talión se dijo : diente por diente, mas *no diente por ojo ni ojo por diente* (Jacinto Benavente, *Los intereses creados*, II, VIII, p. 119)

C'est bien sûr dans cette catégorie qu'il faut inclure les binômes fondés sur la variation de genre, qu'elle soit « déclarée » lexicalement :

- que non i fincas ninguno, *mugier nin varón* (*Cid*, 2710)
- ni dejaba monesterios *de frailes ni de monjas* (*Celestina*, I, p. 154)
- Las almas *ni son mujeres ni hombres* (Lope de Vega, *La Dorotea*, V, IV, p. 555, 19)
- Enfadábame ya de oír tanto « allon », « allon », sin haber alguno *de gallinas ni de capones* (Estebanillo González, V, p. 262)
- los niños no son como los mayores, *ni hombres ni mujeres*, sino que son como los ángeles. Recuerdo haberle oído decir a la Tía que había oído que hay lenguas en que el niño no es *ni masculino, ni femenino, sino neutro*. (Miguel de Unamuno, *La tía Tula*, XXIV, p. 177)

ou « déclinée » à l'aide de morphèmes :

- *nin cativos nin cativas* non quiso traer en su compañía (*Cid*, 517)
- *nin saben dó mora Dios, ni aun Santo ni Santa* (Pero López de Ayala, *Rimado de Palacio*, 313)
- pero nunca *el viejo ni la vieja* echaba de mi lado (Fernando de Rojas, *Celestina*, VII, 296)
- que jamás llegó *para ellos ni por ellas* (Francisco de Quevedo, *Los sueños*, p. 228)

Le locuteur, on le voit, fait feu de tout bois pour se donner une représentation duelle et contrastée de l'objet nié. Il puise dans les séries et dans les agencements binaires de la langue des structures habiles à servir de support oppositionnel à l'énumération négative, mettant à profit tout système de langue susceptible de fonder en discours une opposition binaire et d'instituer par là même une négation totale de l'objet.

Mais l'objet ne se laisse pas toujours segmenter en deux unités complémentaires, sa configuration plus ou moins complexe pouvant, à la suite de la fragmentation du tout en parties, entraîner l'atomisation de l'ensemble en une multitude de constituants épars : *todo lo que yo había visto eran paredes, sin ver en ella [= la casa] silleta, ni tajo, ni banco, ni mesa, ni aun tal arcaz como el de marras* (Laz., II, p. 131). Un deuxième cas de figure se profile ainsi qui met aux prises le binarisme qui caractérise cette construction et l'ordre multiple et composite (ou supposé tel) de l'objet en cause. Le locuteur est alors amené à opérer un choix parmi les unités qui configurent l'ensemble, un ensemble qui, bien qu'irréductible au schème binaire, sera globalement désigné par le nom de deux seuls de ses constituants. A la segmentation de l'objet s'ajoute donc ici une nouvelle opération : celle, sélective, qui va permettre d'instituer un ordre binaire dans la représentation et dans la désignation de l'objet.

C'est ainsi que la formule lexicalisée *ni moros ni cristianos*, largement employée tout au long du Moyen Age, a pu exercer, depuis ses origines, le rôle d'un indéfini phrastique d'inexistence tout à fait assimilable, si l'on fait abstraction du caractère emphatique de la construction, au morphème négatif *nadie*. Si l'énumération n'inclut pas la totalité des groupes socio-religieux de l'Espagne de l'époque, elle n'en a pas moins une visée globalisante et exhaustive. En effet, l'exclusion que laisse lire ce binôme résulte d'une thématization sélective qui, ayant permis de ramener à deux seuls membres la triade oppositionnelle Maure / Juif / Chrétien, ne restreint pas pour autant le champ référentiel de l'énumération, qui vise exhaustivement l'ensemble des individus en dépit et au-delà de leur appartenance à l'un ou à l'autre de ces groupes sociaux (cf. « *Ni dejaba cristianos, ni moros, ni judíos, cuyos enterramientos no visitaba* », *Cél.*, VII). Le choix de deux seuls membres (le plus souvent les deux les plus extrêmes de la série) confère ainsi un sens extensif à l'énumération, qui tire toute son efficacité du caractère

incomplet du dénombrement et de la condensation sélective à laquelle est soumise la sériation : dire moins pour en faire entendre plus. En décomposant l'ensemble d'abord puis en n'en actualisant que deux sous-unités, le locuteur effectue, lorsqu'il décline négativement leur nom, une sorte de « balayage » imaginaire entre les deux pôles de la série. Le binôme ainsi construit fait affleurer par synecdoque toutes les unités qui se trouvent virtuellement comprises entre les deux pôles de l'échelle pragmatique envisagée⁴. Si hors contexte les deux termes ne sont pas, à la différence des formules précédemment décrites, toujours soutenus par un rapport proprement antonymique, le discours les promeut à ce statut puisque, autant que sur la cohérence (notionnelle, logique ou référentielle) de l'ensemble, c'est sur le caractère différentiel des deux unités sélectionnées qu'insiste ici le locuteur. Entre les deux termes retenus s'inscrit ainsi toute une série d'unités que le discours ne nomme pas mais qu'il ne cesse d'impliquer. Il s'agit donc non pas d'une énumération tronquée, mais d'une énumération démarcative dont l'objet est de délimiter entre les deux termes *a quo* et *ad quem* posés par le discours l'espace notionnel ou référentiel occupé par l'objet. Les exemples qui suivent s'inscrivent dans cette deuxième catégorie :

- que non lo sepan moros nin christianos⁵ (*Cid*, 145)
- por oro nin por plata non podrie escapar (*Id.*, 310)

4. Elaborée par Gilles Fauconnier (« Pragmatic Scales and Logical Structures » in *Linguistic Inquiry*, VI-3, p. 353-375), la notion d'échelle pragmatique est reprise par Claude Muller qui, comme nous, l'utilise au sens large « pour d'écrire les nombreuses expressions composées sur le modèle *ni X ni Y*, où X et Y constituent en quelque sorte les deux pôles extrêmes, dont la négation simultanée permet de rejeter l'échelle dans sa totalité : *ni peu ni prou, ni de près ni de loin, ni queue ni tête*, constituent une négation des extrêmes qui ne renvoie pas à une valeur médiane (comme dans *il n'est ni heureux ni malheureux*) : elle nie la pertinence de l'échelle. Dans les phrases : *je ne le connais ni de près ni de loin / ni d'Eve ni d'Adam, Ça n'a ni queue ni tête*, sont niées respectivement l'idée même d'un degré de connaissance, et la notion de forme. Il semble même que le modèle *ni X ni Y* soit suffisant pour qu'il y ait exclusion de l'échelle indépendamment de l'opposition de sens entre X et Y, puisque ces termes sont parfois très proches l'un de l'autre : *ni trêve ni repos, ni fin ni cesse, ni sou ni maille* sont composés de quasi-synonymes » (*La négation en français. Syntaxe, sémantique et éléments de comparaison avec les autres langues romanes*, Genève, Droz, 1991, p. 72-73).

5. Cf. également « que non me descubrades a moros nin a christianos » (*Id.*, 107), « nimbla messo fijo de moro nin de christiana » (*Id.*, 3286), « en moros ni en christianos otro tal non ha oy » (*Id.*, 3514).

- Ferran González non vio alli dos alçasse, *nin camara abierta nin torre* (*Id.*, 2286)
- Y así, hemos llegado ante vuestra merced, no con ricos dones *de oro ni de piedras preciosas* (Gómez Manrique, *Momos de doña Isabel para su hermano don Alfonso* [in *Teatro Medieval*], p. 125)
- el cierzo revuelve, que no ha de dejar / *oveja, ni cabra, ni cera en la oreja* (Francisco de Madrid, *Egloga* [in *Teatro Medieval*], v. 272)
- No hay *niño ni viejo* en toda la ciudad que no lo sepa (*Celestina*, IV, 212)
- Quien no tiene sino un ojo, ¡ mira a cuánto peligro anda ! Un ánima sola *ni canta ni llora* (*Id.*, VII, p. 292)
- Yo *oro ni plata* no te puedo dar (*Lazarillo de Tormes*, I, p. 97)
- ¿ (...) y que, imaginando en ti, / *ni bebo, duermo, ni como ?* (Lope de Vega, *Fuente Ovejuna*, I, v. 761)
- armé un rancho, que *ni bien era bodegón, ni bien casa de posada* (*Estebanillo González*, VI, p. 276)

Issus de la désarticulation régressive de l'objet, les binômes contrastifs construits à l'aide du connecteur *ni* se laissent regrouper dans l'une des deux catégories décrites. Comme on l'a vu, cette dichotomie semble en partie imposée par la configuration matérielle ou notionnelle du référent envisagé : a) Si l'objet à négativer (A) comporte deux seules sous-unités (*a + b*), le locuteur pourra évoquer contrastivement le tout en déclinant négativement le nom de ses constituants :

$$-A = ni\ a\ ni\ b$$

b) Si, en revanche, l'objet comprend plusieurs unités (*a + b + c... + n*) le locuteur pourra, pour sauvegarder le principe binaire, n'en retenir que deux, qui seront chargées de représenter synecdochiquement le tout dont elles font partie :

$$-A = ni\ a\ ni\ n$$

2. — Redoublement de l'objet.

L'examen des exemples cités jusqu'ici met en évidence le rôle excluant du morphème *ni* : que le champ désigné par les deux membres actualisés englobe la totalité de l'espace désigné par le tout ou qu'il n'en recouvre qu'une parcelle, les deux termes du binôme se trouvent, en tout état de cause, en rapport de contraste et d'exclusion : exclusion totale dans un cas – les deux termes sont antonymiques –, partielle dans l'autre – l'antonymie n'est qu'accommodative, c'est-à-dire instituée par le contexte –. Il serait tentant d'assigner alors à ce morphème une valeur dissociative

et d'y voir, lorsqu'il fonctionne comme joncteur coordonnant, l'indice formel d'une couplaison oppositionnelle. Or ce n'est pas toujours le cas. Bien au contraire, les relevés que nous avons pu établir font apparaître que tout autant que des notions opposées, le morphème *ni* articule dans le discours – et ce, dans des proportions tout aussi importantes – des termes sémantiquement analogues ou contigus, voire parfaitement équivalents, qui, oblitérant une parcelle du sémantisme de *ni*, font fonctionner ce morphème disjonctif comme un simple signe d'identité⁶.

Ainsi lorsque, à propos de son maître aveugle, Lázaro déclare « que *sin causa ni razón* me hería » (*Laz.*, I), le contraste que semble annoncer la corrélation *sin.....ni...* est immédiatement déjoué par la survenance du second membre qui, sémantiquement équivalent au premier, dissout toute espèce d'opposition. *Ni* s'affranchit dans ce contexte de sa valeur disjonctive pour coordonner deux membres notionnellement équivalents ; il cesse ainsi de marquer la disjonction entre les idées qu'il articule pour introduire une fausse énumération (puisque, redondant, donc sémantiquement superflu, le second membre ne fait pas nombre du point de vue de l'information transmise) faussement antithétique (puisque de dissociatif, le morphème *ni* devient ici purement connectif). Synonyme du premier, le deuxième membre du binôme apparaît ainsi comme une addition superfétatoire : si l'énoncé s'en trouve surmodalisé, c'est tout simplement parce que, deux fois déclaré, le même signifié est deux fois nié par le discours. Au principe antonymique qui préside aux constructions plus haut évoquées, se substitue ici celui, inverse, d'identité, partielle ou totale, des membres coordonnés. Au lieu de fragmenter l'objet pour en nier successivement les parties, le locuteur le redouble fictivement pour nommer deux fois le même objet par des signifiants différents. Les exemples qui suivent rendent compte de ce dernier emploi :

- *non les dio consejo nin los vino huviar* (*Cid*, 1183)
- *alegre fue mio Çid que nunca mas nin tanto* (*Id.*, 1562)

6. Il en est de même des connecteurs *y* et *o* dont souvent le contexte neutralise respectivement la valeur copulative et disjonctive au bénéfice de la simple juxtaposition syntagmatique de membres équivalents. Cf. « Fue tal el golpeçillo que me desatinó y sacó de sentido » (*Lazarillo*, I, p. 101) et « ¿ Qué ley, justicia o razón / negar a los hombres sabe / privilegio tan suave (...) ? » (*Calderón*) où, synonyme du premier, le membre introduit par *y* et *o* n'apporte au segment qui le précède aucun élément nouveau (Cf. *supra* note 4).

- su mal no llevara *remedio ni cura* (Francisco de Madrid, *Egloga* [in *Teatro medieval*], v. 372)
- *sin proporción ni comparación* (*Celestina*, I, p. 140)
- *No te aflijas ni te atormentes* (*Id.*, I, p. 146)
- *No me congojes ni me importunes* (*Id.*, I, p. 158)
- respuesta de mí *no habrás ni la esperes* (*Id.*, IV, p. 226)
- no dejaba mis pensamientos estar *vagos ni ociosos* (*Id.*, V, p. 256)
- no he hallado disculpa que *buena fuese ni conveniente* (*Id.*, V, p. 256)
- por más que trabajo noches y días, *no me vale ni aprovecha* ! (*Id.*, VI, p. 262)
- No es, Sempronio, verdadera *fuerza ni poderío* dañar y empecer (*Id.*, VIII, p. 306)
- Pues dicen que ninguna humana pasión es *perpetua ni durable* (*Id.*, VIII, p. 306)
- con sus pies llenos de barro / *nunca pára ni sosiega* / trasegando de continuo (Torres Naharro, *Himenea*, introito, v. 61)
- sin hacer *gestos ni visajes* (Lazarillo, I, p. 97)
- *Ni me gimás, ni me llores* (Guillén de Castro, *Los malcasados de Valencia*, v. 1472)
- que *ni es noble, ni es humano, / ni es honrado, ni es cristiano* (*Id.*, v. 2250 s.)
- *ni me desvela ni aflije, / ni en ella el cuidado pongo* (Lope de Vega, *Fuente Ovejuna*, I, v. 749 s.)
- y por *envidias ni celos / ni riñan ni anden en puntos* ! (*Id.*, II, v. 1505 s.)
- Pascuala, yo entro dentro, que la espada / no ha de estar tan *sujeta ni envainada* (*Id.*, III, v. 1902 s.)
- que no hay *mandamiento ni precepto* divino que diga : No comerás ni beberás (*Estebanillo González*, V, p. 270)
- *sin sirtes ni bajíos* (*Id.*, IX, p. 414)

La configuration sémantiquement redondante – pléonastique, au vrai – de toutes ces propositions montre à quel point le binarisme prégnant qui préside aux formules négatives de renforcement peut asservir, au détriment de l'économie des moyens mis en œuvre et parfois même de la logique de l'énoncé lui-même, l'organisation sémantique de la phrase. L'objet que le locuteur souhaite nier n'étant pas décomposable (ou ne lui apparaissant pas comme tel), celui-ci choisit, pour renforcer la négation tout en satisfaisant à ce principe binaire, de redoubler tautologiquement le nom qui le désigne. Le recours à la synonymie (ou à la quasi-synonymie) apparaît donc ici comme une sorte de mécanisme compensateur, destiné paradoxalement à suppléer aux insuffisances de l'antonymie. Car l'apparence tautologique de ces formules est également trompeuse : l'identité sémantique des termes reliés par *ni* n'est, en réalité, ici qu'une forme déguisée d'antonymie ; à défaut de pouvoir décliner le nom des parties (qui logiquement s'opposeraient entre elles), le

locuteur est amené à redoubler le nom du tout en déplaçant momentanément le centre du discours de l'objet vers le nom de l'objet, c'est-à-dire de la chose vers le mot. Cette mise en équation de membres qui sont supposés contraster constitue, me semble-t-il, le premier indice d'un travail métalinguistique s'exerçant au sein même du travail de mise en ordre et de recensement⁷. Plutôt que le produit d'une mise en catégories de l'univers, ce type d'équation serait le résultat d'une sorte de mise en inventaire du potentiel (lexical, morphologique ou syntaxique) de la langue car ce ne sont pas des « objets » que dénombre ici le locuteur, mais bien des mots : il aligne dans le discours des signifiants différents dont les signifiés, loin de s'opposer ou même de se juxtaposer, se superposent.

Tout ceci nous permet de dégager en termes psychogénétiques – et non pas en termes de datation effective, la totalité des structures décrites jusqu'ici étant attestées depuis les premiers documents littéraires de l'espagnol – une première chronologie relative concernant la formation de cette construction. Si l'on admet, d'une part, que le sémantisme du joncteur *ni* est en « contradiction » avec celui des membres qu'il relie, si l'on admet, d'autre part, la préexistence d'un schème binaire sur le modèle duquel ce type d'équation a pu se développer, si l'on accepte aussi que la recherche de synonymes est, à divers degrés de conscience, sous-tendue par un travail métalinguistique, et si l'on admet enfin le développement de l'activité linguistique comme étant phylogénétiquement un préalable de l'activité métalinguistique, on est en droit de conclure que les binômes équipollents que l'on vient de décrire tirent leur origine des binômes antithétiques cités dans la rubrique précédente, le joncteur *ni* pouvant être considéré comme la trace morphologique résiduelle d'une matrice oppositionnelle primitive.

Le redoublement fictif de l'objet ne vise, en dernière instance, qu'à masquer le caractère indivisible de l'objet : au lieu que ce soit sa configuration qui impose au locuteur une désignation

7. « ...l'activité métalinguistique (...) – écrit A. J. Greimas – vise la découverte des identités, condition nécessaire de la mise en ordre de l'univers sémantique (...) Ainsi se trouve consolidé le concept d'*équivalence*, qui, définie comme identité sémique partielle, rend compte du fonctionnement métalinguistique du discours et autorise l'analyse sémantique elle-même » (*Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Paris, Librairie Larousse, 1966, p. 114-115).

binaire de l'objet, c'est le discours qui impose à l'objet une configuration duelle. De descendante et de segmentatrice, la perspective adoptée devient ici ascendante et multiplicatrice. Les lois binaires du discours finissent ainsi par imposer à l'objet une représentation binaire même lorsque rien dans sa configuration n'autorise un tel dédoublement.

Il reste toutefois que la recherche de synonymes est elle-même soumise à des conditions aussi contraignantes que la recherche d'antonymes. Insécable, l'objet envisagé ne semble, dans certains contextes énonciatifs, pouvoir être évoqué autrement que par le nom ou par le syntagme qui le désigne, circonstance qui rend inefficace sinon impossible tout recours à l'antonymie ou à la synonymie. Une seule issue semble alors s'offrir au locuteur qui peut, en dernier recours, faire appel non pas à un terme contraire ou équivalent du nom de l'objet nié mais tout simplement à l'unité supérieure qui l'englobe, c'est-à-dire au nom de l'ensemble sous lequel l'objet peut être subsumé. En déclarant, par exemple, *Que ni quiero ver a ella ni a mujer nacida* (Cel. I), Sempronio agence les deux membres de l'énumération selon une progression ascendante qui, allant de l'unité à l'ensemble, c'est-à-dire de la partie au tout ou, en termes componentiels, du sémantème au classème, lui permet d'exprimer le refus catégorique de l'action déclarée par le verbe. Le lien qui relie les deux membres n'est plus ici un rapport de stricte synonymie, mais un rapport de synonymie scalaire ou, si l'on veut, d'hypotaxe sémantique, le second membre étant convoqué au seul titre d'hyperonyme du premier : à la différence des binômes équipollents décrits ci-dessus, les deux termes coordonnés ne se superposent pas, mais se trouvent, au contraire, l'un compris dans l'autre. Cette dernière modalité de binôme obéit à un principe de stratification qui, allant de l'élément le plus particulier au terme le plus général, permet de réunir, toujours sous la forme d'un faux recensement faus-sément exhaustif, deux membres faussement antonymiques. En voici quelques exemples :

- *ellos nol vien ni dend sabien raçion* (Cid, 2773)
- *Que ni quiero ver a ella ni a mujer nacida* (Fernando de Rojas, *La Celestina*, I, p. 148)
- *que ni yo sabré contarlas / ni hombre humano encarecerlas* (Agustín de Rojas Villandrando, *El viaje entretenido*, Libro primero, p. 155)
- *no dejando calle ni barrio que no anduviese cada día* (Vélez de Guevara, *El diablo cojuelo*, tranco IX)

- *ni yo lo entendía, ni nadie lo llegaba a entender* (*Estebanillo González*, VII, p. 320)
- *poco me importa a mí ni a nadie que sean grandes o que sean pequeños* (*Id.*, XII, p. 493)
- *que yo, por mí, ni a la Pepa / ni cosa que huelga a enaguas / necesito* (Juan Ignacio González del Castillo, *El triunfo de las mujeres*, p. 471)
- *Para ella su lecho no estaba ya en aquel caserón de sus mayores, ni en Vetusta, ni en la tierra* (Leopoldo Alas Clarín, *La Regenta*, 5, p. 89)
- *Verá usted – decía el Magistral – cómo llega un día en que no necesita a Zorrilla ni poeta nacido para llorar de ternura* (*Id.*, 17, p. 366)
- *Pero ni usted ni nadie ha visto, don Juan, que yo haya sido y sea incapaz de hacerlos* (Miguel de Unamuno, *La tía Tula*, XVII, p. 133)
- *¿Ni plástico ni nada le va a poner usted a nuestro señor ?*⁸ (Miguel Delibes, *Cinco horas con Mario*, p. 26)
- *que eso no te lo hubiera consentido ni a ti ni a nadie* (*Id.*, p. 65)

Issus du redoublement lexical de l'objet, les binômes équipolents construits à l'aide du connecteur *ni* se laissent regrouper dans l'une des deux catégories décrites : a) Si l'objet à négativer peut être nommé par un signe A et par un signe B (tous deux sémantiquement identiques ou analogues), le locuteur pourra évoquer pléonastiquement le tout en déclinant négativement les deux signifiants :

$$-A = ni A ni B$$

b) Si l'objet (a) est subsumable sous une catégorie supérieure (A), le locuteur pourra nier le tout en négativant successivement le nom de l'unité et celui de l'ensemble auquel elle appartient :

$$-A = ni a ni A$$

Tableau récapitulatif :

8. Pour la lexicalisation de *ni nada*, cf. *infra* note 30.

OPÉRATION	RAPPORT ENTRE LES MEMBRES	NOMBRE DE PARTIES	RAPPORT ENTRE LES PARTIES	RAPPORT DES PARTIES AU TOUT	PRINCIPE SÉMANTIQUE	PROCÉDÉ RHÉTORIQUE	EXEMPLE		
SEGMENTATION (A : 2)	OPPOSITION	2 (ou 3) (fragmentation binaire)	<i>Antonymie binaire (ou totale)</i> : les deux termes sont opposés et complémentaires a / b	La somme des parties est égale au tout : leur champ recouvre la totalité de l'ensemble pris en considération. Si $A = a + b$, alors $-A = ni\ a\ ni\ b$. EN FIGURE : A <table><tr><td>a</td><td>b</td></tr></table>	a	b	Antonymie (sémantique, morphologique, syntaxique)	Antithèse Oxymore	ni de día ni de noche (§ I.1)
	a	b							
EXCLUSION	3 (ou +) (fragmentation multiple)	<i>Antonymie partielle (ou scalaire)</i> : les deux termes contrastent mais ne sont pas complémentaires a ≠ n	La somme des parties est inférieure au tout : elles fonctionnent comme des représentants métonymiques du tout. Si $A = a + b + c \dots + n$, alors $-A = ni\ a\ ni\ n$. EN FIGURE : A <table><tr><td>a</td><td>n</td></tr></table>	a	n	Contraste (antonymie accommodative ou contextuelle)	Métonymie Synecdoque	ni moros ni cristianos (§ I.1)	
a	n								
REDOUBLEMENT (A x 2)	CONTIGUÏTÉ	0 (unité insécable)	<i>Equivalence</i> : les deux termes, synonymiques ou sémantiquement proches, sont en rapport de parataxe. A = B ou $A \simeq B$	Sémantiquement proches, les deux termes se recouvrent mutuellement. Si $A = B$, alors $-A = ni\ A\ ni\ B$. EN FIGURE : A <table><tr><td></td></tr></table> B		Synonymie (ou quasisynonymie)	Redondance Pléonasme	sin causa ni razón (§ I. 2)	
INCLUSION	1 (le discours n'actualise qu'une seule unité de l'ensemble)	<i>Equivalence scalaire</i> : les deux termes sont en rapport d'hypotaxe sémantique, l'un étant inclus dans l'autre a ∈ A	Le premier membre est subsumé sous le deuxième qui dit le tout. Si $a \in A$, alors $-A = ni\ a\ ni\ A$. EN FIGURE : A <table><tr><td>a</td></tr></table>	a	Hyponymie (hiérarchisation sémantique)	Gradation Climax	ni yo ni nadie (§ I. 2)		
a									

Symboles : A : tout, a : partie, / : opposition totale ou binaire, $\neq$: opposition partielle ou contraste, = : identité, $\simeq$: contiguïté, $\in$: appartenance.

3. — Antonymie, synonymie, anantonymie, anonymie.

Sous l'apparente diversité formelle des formules négatives de renforcement se laisse découvrir un nombre restreint de mécanismes générateurs. Comme le fait apparaître le tableau ci-dessus présenté, le deuxième membre du binôme peut entretenir avec le premier deux sortes de rapports, d'exclusion ou d'inclusion, tous deux étroitement liés aux deux principes sémantiques qui ont été mentionnés tout au long de l'analyse qui précède, à savoir, l'antonymie et la synonymie. Bien que les notions d'identité et de contraire sur lesquelles ils se fondent semblent s'imposer par leur caractère d'évidence, ces deux principes sémantiques ne sont pas sans soulever un certain nombre de questions dont il convient, avant d'aborder l'analyse des binômes construits sur la variation de genre, de rendre compte ici.

Deux paramètres notionnels différents – proches mais pas tout à fait superposables – semblent se mêler dans la description de l'antonymie : l'un qui s'édifie sur le double rapport du positif et du négatif, l'autre, plus large, qui institue la dualité essentielle identité / opposition. Fondé sur le rapport logico-formel du plus et du moins, ce principe sémantique est cependant irréductible aux seuls mécanismes de la négation. Certes, l'antonymie constitue le fondement même de la négation lexicale (*NO TIENE fuerza* / *CARECE DE fuerza*) et de la négation morphologique (*NO es constante* / *es IN-constante*). Mais dire « le contraire » d'un mot ne revient pas nécessairement à nier le sens de ce mot, même si – les exemples cités le montrent – négation et antonymie se confondent lorsque les termes en cause sont en rapport de complémentarité binaire excluante et non scalaire (*mort* / *vivant* = *non mort*, *régulier* / *irrégulier* = *non régulier*, *marié* / *célibataire* = *non marié*, etc.). Si, comme l'indiquent les dictionnaires, « aimer » est l'antonyme de « détester », on ne saurait identifier le rapport contrastif qui préside à ces deux verbes à celui qui oppose un énoncé positif à son correspondant négatif : « aimer » n'est pas l'équivalent de « ne pas détester » et il n'est nullement indifférent de dire que l'on déteste quelqu'un ou qu'on ne l'aime pas. Antonymes, les deux termes ne sont pas l'un la négation de l'autre : si « aimer » est le *contraire* de « détester », sa *négation* est, tout simplement, « ne pas aimer ».

Notion diffuse et malaisée à définir, l'antonyme ou, plus exactement, l'opération en vertu de laquelle à un signifié *A* est affecté un signifié *B* comme étant son contraire, comporte par ailleurs, on le sait, une part non négligeable de subjectivité. « L'identification d'un contraire – écrit Henri Bonnard – apparaît comme une opération intuitive ou du moins entièrement extralinguistique. Si nous sommes sûrs que le *chaud* est le contraire du *froid*, c'est, semble-t-il, grâce au thermomètre »⁹. D'où les risques d'interférence avec le réel qui guettent constamment le travail du sémanticien et dont témoignent certaines analyses componentielles où la description du signe semble dériver imperceptiblement vers celle du référent auquel il renvoie¹⁰. Quoi qu'il en soit, l'antonymie témoigne d'une tendance universelle du langage à la bipolarisation¹¹, même si la notion sur laquelle repose ce principe, celle de « contraire », reste on ne peut plus floue¹² et si la recherche et la mise en correspondance de termes supposés antithétiques est le plus souvent, du fait qu'elle est laissée à la seule appréciation du locuteur, sujette à caution. Le fait que synonymie et antonymie soient souvent évoquées dans les manuels de sémantique comme étant l'une la négation de l'autre, alors que ces deux principes reposent sur des mécanismes tout à fait différents, est à lui seul suffisamment révélateur de la confusion qui subsiste entre la notion de « contraire » et celle, logico-linguistique, de « négation »¹³.

9. Cité par Christian Baylon et Paul Fabre, *La sémantique*, Editions Fernand Nathan, 1978, p. 170.

10. D'où également la diversité des paramètres adoptés par le sémanticien pour décrire en termes oppositionnels la composition sémantique des lexèmes, paramètres dont Greimas critique à juste titre le caractère parfois arbitraire et hétérogène (*op. cit.*, p. 36 et s.).

11. Claude Hagège, *L'homme de paroles. Contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris, Fayard, 1985, p. 194 et s.

12. On trouvera une discussion pertinente de cette notion dans l'excellent ouvrage d'initiation à la linguistique de Marina Yaguello, *Alice au pays du langage. Pour comprendre la linguistique*, Paris, Seuil, 1981, p. 179-191. Pour la classification et la description des différents types d'antonymes, voir également L. Guilbert, « Les antonymes » in *Cahiers de lexicologie*, num. 4, 1964, p. 29-36 et O. Duchaček, « Sur quelques problèmes de l'antonymie » in *Cahiers de lexicologie*, num. 6, 1965, p. 55-66.

13. « [La antonimia] Es el fenómeno contrario a la sinonimia y puede servir para desenmascarar la sinonimia aparente », Angel Raimundo Fernández González et alii, *Introducción a la semántica*, Madrid, Cátedra, 1979, p. 73.

En effet, si la notion de synonymie contraste avec celle d'antonymie, elle n'en est nullement *le contraire*. Ce statut pourrait tout aussi bien revenir à ce que l'on appellera ici l'*anantonymie*, terme sous lequel se laisseraient regrouper les mots qui, en dehors de certains contextes bien précis ou d'associations connotatives, symboliques ou purement subjectives, échappent à toute couplaison contrastive. Certes, un mot peut avoir plusieurs antonymes pour autant qu'il partage avec eux au moins une parcelle de son signifié – condition nécessaire à toute association sémantique, qu'elle soit contrastive, analogique ou identificatrice – : ainsi, à l'adjectif *libre* on pourra successivement opposer, selon que le terme sera pris dans son acception de *franc* (« homme libre »), de *permis* (« entrée libre ») ou de *vacant* (« place libre »), les mots *esclave*, *interdit* et *occupé*, respectivement. Il reste cependant que certains mots véritablement anantonymiques (*dessinateur*, *film*, *plastique*, *cortège*, *tabac*, etc), s'il peuvent accidentellement contraster avec d'autres termes, n'ont pas, à proprement parler, de corrélatif antithétique. Analogiquement, à la notion de synonymie viendrait s'opposer celle, symétrique et contraire, d'*anonymie* qui, inversement aux vocables pouvant entretenir avec d'autres des liens d'identité sémantique, regrouperait tous ceux qui, dépourvus d'équivalent lexical, s'imposent au locuteur comme le seul et unique moyen de désigner tel ou tel référent : des termes comme *jeudi*, *calligramme*, *seize* ou *misogyne* ne connaissent, en principe, d'équivalent sémantique autre que celui, périphrastique (et paraphrastique), qu'en donnent les dictionnaires de langue.

A la question « qu'est-ce que *le contraire* de la synonymie ? » on pourra donc répondre, selon que l'on prendra en considération l'un ou l'autre de ces paramètres, de trois manières différentes :

1) Si l'on adopte le critère sémantique identité / contraste, la *synonymie* s'oppose à l'*antonymie* en ceci qu'elle se fonde sur un principe d'*équivalence* sémantique, contrairement à l'*antonymie*, qui repose sur le principe inverse d'*opposition* :

$$\underbrace{\text{« fermer »} = \text{« clore »}}_{\text{synonymie}} / \underbrace{\text{« fermer »} \neq \text{« ouvrir »}}_{\text{antonymie}}$$

2) Si le paramètre retenu est celui du rapport (univoque ou multivoque) du signifié au signifiant, la *synonymie* s'oppose alors à l'*anonymie*, la première se définissant comme la faculté

de certains signifiés à être véhiculés par *plusieurs* signifiants différents, faculté dont sont privés les termes anonymiques, par définition *dépourvus de tout équivalent sémantique* :

$$\underbrace{\text{« fermer »} = \text{« clore »}}_{\text{synonymie}} / \underbrace{\text{« ongle »} = \emptyset}_{\text{anonymie}} \neq$$

3) La prise en considération du clivage signifié/signifiant permet enfin d'opposer à la *synonymie*, « figure » du signifié fondée sur l'*identité des sens*, l'*homonymie*, « figure » du signifiant fondée sur l'*identité des sons* :

$$\underbrace{\text{« fermer »} = \text{« clore »}}_{\text{synonymie}} / \underbrace{\text{« dans »} = \text{« dent »}}_{\text{homonymie}} \neq$$

Synonymie et antonymie ne sont donc pas complémentaires. Si le rapport d'équivalence qui, par exemple, permet de relier l'adjectif *amarillo* à son synonyme *gualda* s'impose au locuteur comme une évidence, si celui-ci est analysable de l'intérieur même du système, il en va tout autrement de celui, antonymique, qui oppose, par exemple, l'adjectif *blanc* à son contraire « institutionnalisé », l'adjectif *noir* : c'est en effet au physicien et non pas au linguiste qu'il incombe en premier lieu de déterminer l'exactitude d'une telle opposition. Contrairement à ce qu'affirment C. Baylon et P. Fabre pour qui, à la différence de la synonymie, « l'antonymie peut être définie avec assez de rigueur »¹⁴, je ne crois pas que ce principe sémantique, qui repose, comme on le voit, sur une notion aussi précaire et diffuse que l'est celle de « contraire », puisse être rigoureusement défini à partir de données strictement linguistiques : lorsque l'association antonymique ne dépend pas de la seule subjectivité du locuteur, donc de facteurs purement « impressifs » ou intuitifs difficilement objectivables, elle est alors directement instituée par l'univers référentiel et ne semble pouvoir être déterminée que par confrontation avec le réel extra-linguistique.

A quoi s'ajoute une autre divergence fondamentale : si la *synonymie phrastique* peut suppléer à l'*anonymie*, c'est-à-dire à l'absence de termes sémantiquement équivalents (tel est le

14. *Op. cit.*, p. 170 (cf. *supra* note 9).

principe sur lequel repose le travail du lexicographe, les définitions contenues dans les dictionnaires de langue étant pour une large part le produit d'une amplification discursive du mot-vedette) il n'en va pas ainsi de l'anantonymie, devant laquelle le recours à la périphrase ne peut strictement rien. Si la plupart des mots anonymiques se laissent définir phrastiquement par d'autres mots, la recherche d'antonymes est soumise à de tout autres contraintes. En l'absence d'antonymes, le locuteur doit se contenter d'associations antithétiques « figurées » ou partielles, extrêmement ponctuelles, voire parfois entièrement extra-sémantiques. De ces difficultés dans la recherche des « contraires » sémantiques des mots anantonymiques rendent compte, par exemple, certaines des « expériences » littéraires auxquelles se sont livrés les membres de l'OULIPO, telle la manipulation lexicale consistant à réécrire un texte donné en substituant à chaque mot son correspondant antonymique pour lui faire dire « le contraire ». L'exemple suivant dû à Marcel Bénabou¹⁵ met en évidence la relativité notionnelle de ce principe sémantique :

L'AZUR

De l'éternel azur la sereine ironie
Accable, belle indolemment comme les fleurs,
Le poète impuissant qui maudit son génie
A travers un désert stérile de Douleurs.

Fuyant, les yeux fermés, je le sens qui regarde
Avec l'intensité d'un remords atterrant
Mon âme vide. Où fuir ? Et quelle nuit hagarde
Jeter, lambeaux, jeter sur ce mépris navrant ?

Brouillards montez ! versez vos cendres monotones
Avec de longs haillons de brume dans les cieux
Qui noiera le marais livide des automnes
Et bâtissez un grand plafond silencieux !

S. Mallarmé.

LA GUEULE

De la gueule éphémèr(e) la gravité soucieuse
Allège, laide insolemment comme l'épine
Le prosateur fécond qui bénit sa torpeur
Au sein d'une oasis fertile de Bonheurs.

15. Oulipo. *La littérature potentielle*, Paris, Gallimard, 1973, p. 202.

Immobile, œil ouvert, je la vois qui néglige
 Avec l'inanité des oublis édifiants,
 Mon corps repu. Où être ? Et quelle aube impérieuse
 Voler, toute, voler à ce culte enivrant ?

Eclairs, tombez ! Portez vos braises chatoyantes
 Avec de courts manteaux d'Azur dessus les terres,
 Qui séchera le champ mordoré des printemps
 Et transpercez un sol léger et séditieux !

Marcel Bénabou

Efficace source d'humour, la manipulation lexicale du texte de Mallarmé, dont chaque mot a été séparément « traité » sans le moindre ménagement à l'égard de son contexte, a pour effet de générer des associations insolites et inattendues. Le procédé mis en œuvre est simple : s'il y a lieu d'opposer, par exemple, le substantif masculin *papa* au féminin *maman* et le verbe *manger* à son « contraire » *boire*, alors le contraire de *papa mange* ne peut être que *maman boit* ! Le poème de M. Bénabou met à nu, avec complaisance, il est vrai, mais de manière particulièrement éclairante, les limites de l'antonymie et la précarité de la notion de « contraire » : quel est, en effet, le contraire du mot titulaire du texte de Mallarmé, le substantif *azur* ? Bénabou a été contraint, on le voit, de retenir comme critère celui, extérieur au signifié proprement dit, du niveau de langue : si *azur* (Mallarmé) s'oppose à *gueule* (Bénabou) ce n'est que diastématiquement, le premier étant littéraire et le second familier, mais on conviendra qu'à peu près n'importe quel mot diastématiquement marqué aurait tout aussi bien pu convenir au détournement du texte de Mallarmé.

Au vu des difficultés que rencontre l'étude formelle de l'antonymie – principe dont la complexité contraste avec l'apparente transparence de la notion de contraire dont tout locuteur a intuitivement une conception claire –, le problème se pose, dans le cadre de la description des formules fondées sur l'alternance morphologique masculin / féminin faisant intervenir des mots indéclinables (*ínsulas* / **ínsulos*), de déterminer le statut sémantique du deuxième membre du binôme, celui qui, parce qu'il développe une morphologie insolite, apparaît comme un mot factice, formellement analogue mais sémantiquement opposé au premier.

II. – “(NI) INSULAS NI INSULOS” : DU SIGNIFIÉ AU SIGNIFIANT

Une chose est sûre : les mots soumis à redoublement se voient accrus, tant pour la forme que pour le sens. Ils sont « mis en italiques ».

(Roman Jakobson, *La charpente phonique du langage*, IV)

La construction qui nous occupe présente la particularité d'être tout à la fois exhaustive et sélective. Exhaustive parce qu'elle se présente sous forme d'un recensement d'unités théoriquement dissociables. Sélective parce que, constituée de deux seuls et uniques membres, l'énumération se trouve réduite à sa plus simple expression. Affectés par une variation de genre, les deux membres du binôme obéissent, comme dans les cas précédemment cités, à une stratégie de renforcement de la négation. Le premier – qui fonctionne comme terme de base¹⁶ – représente un *plus* notionnel négativé par le contexte au moyen d'un morphème prépositionnel (*sin*), adverbial (*no*) ou conjonctif (*ni*). Le second – ou terme dérivé – représente un *moins* lui-même *négativé* par le connecteur *ni*, chargé, d'une part, de le relier au premier membre du binôme et d'effectuer, d'autre part, la reprise du morphème négatif précédent :

16. L'énoncé *sin insulos ni insulas* (*Quichotte*, I, XXVI), pourrait constituer une exception notable à ce principe. L'actualisation précoce du terme dérivé *insulos*, ici antéposé à ce qui semble être son terme de base, *insulas*, paraît subvertir l'ordre des constituants ici décrit. C'est pourquoi, comme le rappelle F. González Ollé (*art. cit.*, p. 216), Rodríguez Marín qui, suivant la leçon d'Hartzenbusch, n'y voit qu'une erreur de transcription, choisit de « rétablir » dans son édition l'ordre féminin / masculin. Il est curieux cependant que l'auteur, qui, à propos d'un autre passage du roman où ces deux membres apparaissent dans l'ordre « habituel » (*dejáos de pretender insulas ni insulos*, II, II), signale que le masculin *insulos* est employé au sens de *insulanos*, ait exclu la possibilité qu'il s'agisse ici de ce même emploi pour expliquer l'apparente inversion qui, dès lors, n'en serait plus une.

Emphatique, cette construction l'est puisqu'elle permet de poser deux fois le même radical et de nier ainsi deux fois son apport de signification. Mais au-delà de l'effet d'insistance qui résulte du redoublement lexical et de la contiguïté phonique des deux signifiants actualisés, son « expressivité » tient essentiellement à la configuration morphonologique du second membre qui, construit sur le modèle du premier, semble fermer, par inflexion du timbre de la voyelle finale, le paradigme d'une espèce de déclinaison. Sorte de mise en syntagme d'un paradigme imaginaire, le binôme prend ainsi la forme d'une flexion fantaisiste, d'un *ablaut* double, à la fois morphématique et phonématique, au moyen duquel s'opère une redistribution fonctionnelle des marques de genre, ici partiellement désinvesties de leur rôle grammatical au profit du contraste vocalique généré par la variation désinentielle. Car tout autant qu'une opposition morphologique, le binôme instaure une opposition phonétique qui fait intervenir, à côté des unités segmentales, des facteurs rythmiques, prosodiques, phonématiques et accentuels.

Plus souvent mentionné dans les essais littéraires que dans les études proprement linguistiques sur la négation¹⁷, le procédé a été remarqué au siècle dernier par Juan Calderón qui le décrit en ces termes :

17. C'est le cas de la récente étude du générativiste Ignacio Bosque, *Sobre la negación* (Madrid, Ediciones Cátedra, 1980), qui dans le chapitre qu'il consacre aux « Modismos de polaridad negativa », où sont décrites constructions modales et formules négatives de renforcement comme *No ver un alma, no valer un pimiento, no parar en barras* ou *no dejar títore con cabeza*, ne mentionne pas les binômes négatifs construits sur l'alternance masculin / féminin ou féminin / masculin. L'auteur fait remarquer toutefois que « determinadas unidades léxicas aparecen únicamente dentro de un modismo, pero no forman parte del diccionario como unidades independientes. En castellano son abundantes ("en un tris", "sin ton ni son", "a troche y moche", "con creces") » (p. 122). Les grammaires traditionnelles, quant à elles, ne mentionnent le phénomène ni dans les pages qu'elles consacrent à la négation ni, plus surprenant encore, dans celles consacrées à la question du genre : « El género – écrit Manuel Seco – no tiene manifestación en estas palabras [*mármol, pie, plan, mes...*], aunque sí la puede tener "fuera" de ellas, en los adjuntos. El hecho de que muchos nombres masculinos terminen en -o (como *libro, hueso, plato, camino*) y muchos femeninos en -a, (como *rosa, copa, piedra, montaña*) no significa que estos fonemas sean, en estos nombres, formantes de género, puesto que los formantes (...) son elementos que alternan unos con otros (cosa que aquí no ocurre, pues no decimos *libra* frente a *libro*, ni *piedra* frente a *piedro*, ni *roso* frente a *rosa*) », *Gramática esencial del español*, Madrid, Aguilar, 1976, p. 184.

Hay una cierta fórmula del estilo familiar con que a veces se muestra el enojo o despecho que alguna cosa nos causa o la poca importancia de que la suponemos, que consiste en cambiar la terminación masculina si tiene la del género femenino o la terminación femenina cuando tiene la del género masculino¹⁸.

Insistons toutefois sur le trait différentiel de cette formule, qui réside non pas dans la variation morphologique de genre elle-même – procédé déjà signalé dans la rubrique précédente –, mais dans le statut lexical du second membre qui, issu de la réfection morphologique du premier, apparaît comme une forgerie verbale. D'où, l'irréversibilité du binôme qui, certes pourra, suivant le genre du signifiant de départ, se présenter dans l'ordre masculin / féminin ou féminin / masculin, mais qui rejettera toujours en deuxième position le terme dérivé¹⁹.

Relativement tardif par rapport aux formules plus haut décrites, le procédé est largement attesté dans la littérature classique. Cervantès y a plusieurs fois recours dans le *Quichotte* où, dans certains emplois, la variation désinentielle entraîne, sous l'action de l'inflexion vocalique, une collision homonymique entre le deuxième terme et un autre signifiant, faisant ainsi du terme dérivé à la fois un signifiant sémantiquement autonome, car formellement reconnaissable dans le fonds lexical de l'espagnol, et, en tant que forme féminisée ou masculinisée du premier membre, un signifiant néologique :

- por la parte que llegó no había *barca ni barco*, ni quien le pasase a él, ni a su ganado (I, XX)
- Yo, señor Sansón, no estoy ahora para ponerme en *cuentas ni cuentos*²⁰ (II, III)
- que esas *cazas ni cazos* no dicen con mi condición, ni hacen con mi conciencia (II, XXXIV)

Il en va tout autrement des exemples qui suivent où, le deuxième membre de chaque énoncé, issu de la scission gémellaire du premier, apparaît, en raison de sa configuration

18. Cervantes, *vindicado en ciento y quince pasajes del texto del Ingenioso Hidalgo que no han entendido o que han entendido mal algunos de sus comentadores*, Madrid, J. Martín Alegría, 1854, p. 173.

19. Voir *supra* note 16.

20. Cf. les vers de Lope de Vega « Sin libros y sin papeles, / sin tratados, *cuentas ni cuentos*, / cuando quieren escribir, / piden prestado el tintero » (*La Dorotea*, I, IV, p. 144).

morphologique, comme un signifiant étranger au répertoire lexical de l'espagnol :

- Id a gobernar vuestra casa y a labrar vuestros pegujares, y dejáos de pretender *ínsulas ni ínsulos* (II, II)
- Teresa me pusieron en el bautismo, nombre mondo y escueto, sin añadiduras ni cortapisas, ni arrequives de *dones ni donas* (II, V)
- De los Leones ha de decir vuestra alteza - dijo Sancho - ; que ya *no hay Triste Figura ni figuro* (II, XXX)
- y ya ni habrá *ínsula, ni ínsulos* en el mundo que me conozcan²¹ (II, XLI)
- Y todos fueron Panzas, sin añadidura de *dones ni donas* (II, XLV)

Que les deux membres constitutifs de tous ces binômes s'opposent voilà qui ne fait aucun doute, comme en témoignent, d'une part, la valeur excluante du morphème qui les relie et, d'autre part, l'opposition désinentielle *o / a*, chargée de reverser dans un champ grammatical différent chaque membre de l'énoncé. Appliquée cependant à ce type de formule, la notion d'antonymie ne semble pas être vraiment opératoire compte tenu de l'invariance morphologique qui, en dehors de ce contexte particulier, caractérise le premier membre du binôme, et qui fait du second un néologisme lexical dont le sens reste entièrement à définir. En effet si la caractérisation formelle du binôme ne présente pas de difficulté majeure, il n'en va pas de même de la configuration sémantique du deuxième membre : s'agissant d'un mot factice, c'est-à-dire d'un néologisme de forme, on est fondé à s'interroger, avant de statuer sur la nature du rapport qu'il entretient avec son terme de base, sur le sémantisme du terme dérivé.

1. De l'antonymie à l'antiphonie.

Quel est donc le signifié des signifiants *ínsulos, donas* et *figuro* ? Il est nécessaire, avant de répondre à cette question, de se reporter, une fois de plus, à la taxinomie formelle – telle qu'elle a été établie par la science du signifié – des rapports que peuvent entretenir les signes, ceux-ci pris dans leur dualité essentielle signifié / signifiant.

21. Notons que l'opposition de genre est doublé ici d'une opposition de nombre qui a pour effet de multiplier le référent du deuxième membre et, par conséquent, d'amplifier en l'intensifiant le contraste qui l'oppose au premier.

L'étude formelle de ces relations a donné lieu à une typologie qui, fondée sur le triple rapport contrastif *identité / contiguïté / opposition*, a permis de systématiser autour d'un nombre restreint de principes phono-sémantiques, le faisceau des différentes connexions diagrammatiques que chaque signe est susceptible de tisser à l'intérieur du système avec d'autres unités linguistiques. Sur le plan du signifié, ce triple rapport constitue le fondement même de ce qu'il est respectivement convenu d'appeler la *synonymie* (identité des sens), la *quasi-synonymie* (contiguïté des sens) et l'*antonymie* (opposition des sens) :

	Signe 1		Rapport entre les signifiés	Signe 2	
	Sa	Sé		Sa	Sé
Synonymie	A	1	=	B	1
Quasi-synonymie	A	1	$\simeq$	B	1'
Antonymie	A	+1	$\neq$	B	-1

Face à cette tripartition, on ne distingue traditionnellement, sur le plan du signifiant, que deux cas de figure : l'*homonymie* (identité phonique – homophonie – ou purement graphique – homographie – des signifiants) et la *paronymie* (contiguïté ou ressemblance de la forme phonique des mots). Une exclusion notable se laisse donc apercevoir dans cette classification qui instaure une dissymétrie essentielle entre les deux espaces connectifs qui reviennent respectivement au signifié et au signifiant, privant l'antonymie de son homologue oppositionnel sur le plan du signifiant. En effet, si le double paramètre identité / contiguïté s'avère être fonctionnel aussi bien dans la description des connexions sémantiques que dans celle des connexions phonétiques qui peuvent s'établir entre les mots, les rapports contrastifs semblent, selon cette classification, se circonscrire au seul domaine du signifié.

	Signe 1		Rapport entre les signifiants	Signe 2	
	Sa	Sé		Sa	Sé
Homonymie	A	1	=	A	2
Paronymie	A	1	$\simeq$	A'	2
?	+A	1	$\neq$	-A	2

On comprend aisément les raisons d'une telle exclusion : s'il est loisible, malgré les difficultés présentées par l'analyse de l'antonymie – difficultés dont il a été fait état dans les pages précédentes –, de définir le cadre dans lequel s'instituent les rapports de contraste et d'opposition sémantique entre les signes et de déterminer, soit par confrontation avec l'univers référentiel, soit par segmentation componentielle des signifiés en cause, la portée et la nature de ces oppositions, il est malaisé de parler d'« antonymie phonique » sans penser immédiatement à une certaine forme de cratylisme phonosymbolique qui ferait des sons et de leurs groupements des sortes d'idéophones, ou d'images vocales ou, pour reprendre l'expression de Socrate, des *mimèmes phoniques*²² porteurs de sens, pleinement autonomes et parfaitement capables de s'opposer entre eux au même titre que le font les signifiés.

En effet, qu'est-ce que le contraire d'un signifiant ? La question peut, à première vue, paraître oiseuse, surtout si l'on s'en tient à cette classification selon laquelle seuls les signifiés auraient la faculté de s'opposer entre eux. Certes la configuration phonique des mots antonymiques est indifférente à l'égard de l'opposition qui s'institue entre les signifiés, comme le prouve le fait qu'à partir d'un couple adjectival comme *utile / inutile* on puisse remplacer le second terme de l'opposition par son synonyme *vain*, sans modifier sensiblement, malgré la disparité des signifiants permutés, le rapport contrastif qui préside au couple de départ. Mais ce n'est là qu'une modalité particulière d'opposition lexicale dont on ne saurait aucunement faire une loi universelle. Comment entendre, par exemple, une locution comme *ni fu ni fa* si ce n'est en postulant un principe d'antonymie purement phonique entre les deux paronymes qui la construisent ? Ni le monosyllabe *fu* ni le monosyllabe *fa* ne renvoient à un quelconque référent ; il est impossible par conséquent de leur assigner des significations contrastées ou d'y voir une quelconque forme d'opposition sémantique. Ils n'ont, pour le reste, pas d'existence autonome en dehors de ce tour expressif : on peut, en dernière instance, affirmer qu'ils ne renvoient à rien d'autre qu'à eux-mêmes, le sens émanant directement ici de la modulation vocalique générée par l'alternance *U / A*, matrice sur laquelle s'alignent d'autres

22. Voir Gérard Genette, « L'éponyme du nom ou le cratylisme du cratyle » in *Critique. Revue générale des publications françaises et étrangères*, XXVIII, num. 307, p. 1019-1044.

binômes apophoniques aussi bien en espagnol (*ni tu ni ta*), qu'en latin (*nec « mu » nec « ma » argumentas*, – Pétrone –) ou en français (*Si je dy buf, elle dit baf*²³ ; cf. également anc. prov. *no dire buf ni baf*, anc. ital. *tu non sai ne bu ne bas*, vénit. *senza dire nè buf ne baf*, milan. *no savenn nè in buss nè in bass*).

Toutes ces relations se laissent ramener ainsi au calcul de la quatrième proportionnelle : si la synonymie et la quasi-synonymie trouvent, sur le plan du signifiant, leur corrélatif dans l'homonymie et dans la paronymie, on peut légitimement postuler une correspondance analogue entre antonymie des signifiés et antonymie des signifiants. En employant les radicaux *sémie* et *phonie* dans leur sens le plus extensif, on peut reformuler cette formalisation en disant que l'*isosémie* et la *parasémie* sont, respectivement, à l'*isophonie* et à la *paraphonie* ce que l'*antisémie* – ou antonymie sémantique – est à l'*antiphonie*²⁴ – ou antonymie phonique –.

C'est, on l'aura compris, dans cet espace associatif dévolu au signifiant, dans cette dernière case laissée pour compte dans les taxinomies formelles que prennent leur place les couples dérivationnels *ínsulas / ínsulos*, *dones / donas* ou *figura /*

23. *Recueil de poésie française des XV^e et XVI^e siècles*, II, 189 et 202. Cité par J. Morawski (« Les formules apophoniques en espagnol et en roman » in *Revista de Filología Española*, tomo XVI, octobre-décembre 1929, cuaderno 4^o, p. 340 s.), à qui j'emprunte tous ces exemples. A propos des formules apophoniques présentant l'alternance *a / o* ou *o / a*, l'auteur fait une brève mention des formules négatives qui nous occupent ici : « Il est vrai qu'en espagnol l'ordre *o-a* trouve un certain point d'appui dans les terminaisons *-os, -as* ; cf. l'hispanisme *ínsulos e ínsulas* (CERV., Quij.), etc., d'après *todos y todas* ».

24. J'emprunte le terme d'antiphonie à John Orr, « On some Sound Values in English » in *Words and Sounds in English and French*, Oxford, Basil Blackwell, 1953, p. 16-27 (terme repris, entre autres, par Stephen Ullmann, *Semántica*, Madrid, Aguilar, 1980, p. 96 s., et par Roman Jakobson, *La charpente phonique du langage*, Paris, Les Editions de Minuit, 1980, p. 227 s.), qui l'emploie au sens large d'apophonie contrastive sans en faire, comme nous le postulons ici, le correspondant phonique de l'antonymie. Orr insiste notamment sur le symbolisme vocalique des constructions antiphoniques dont il énumère, sans les classer, divers exemples en français et en anglais. A propos de ce qu'il nomme « repetitive antiphonies » (*tittle-tattle, pitter-patter, tic-toc, ding-dong...*), l'auteur écrit : « it seems to us that in the majority of cases each twin of the compounds with consonant change is, so to speak, on the same level (...), so that one element appears rather as variant of the other ; whereas in the twins with vowel antiphony, which are our present concern, the level varies, and there is a certain sense of opposition, which brings us close to the domain of the this-that antiphony, a likeness most noticeable, perhaps, in *tit-for-tat* » (p. 25).

figuro. On tient à présent le terme qui manquait à l'analyse des binômes négatifs bâtis sur l'opposition syntagmatique de genre, opposition grammaticale instrumentalisée ici au profit du contraste phonique et du jeu à la fois paronymique, étymologique et rythmique généré par la déclinaison du signifiant nié. En effet, le principe antiphonique qui commande cette construction rend compte de la puissance diagrammatique du signe à se répandre sur la grille des séries paradigmatiques et des systèmes oppositionnels tissés dans la langue et à en investir les espaces restés vides, c'est-à-dire à rééquilibrer les dissymétries et à compenser les irrégularités et les impossibilités combinatoires du système. C'est, en dernière analyse, le pouvoir du signifiant à reproduire lui-même les modalités associatives du signifié que met en évidence la dérivation antiphonique des termes actualisés dans les formules négatives bipolaires.

Plus haut nous avons vu que les binômes isosémiques comme *sin causa ni razón* (v. § I.2) ne sont analysables qu'à la lumière des formules antisémiques du type *ni de día ni de noche* (v. § I.1) dont elles tirent leur origine. Or ce n'est là que la première étape du processus d'expansion diagrammatique que laisse apercevoir l'évolution de cette formule qui, au départ régie par des mécanismes essentiellement sémantiques, va progressivement dériver vers des emplois métalexicaux mobilisant divers procédés dont le rayon d'action va maintenant s'étendre au signifiant. En effet, si les insuffisances de l'antonymie – ce que plus haut nous avons appelé l'anonymie – expliquent le fait que l'on ait eu recours à une synonymie compensatrice, elle-même limitée et contrecarrée par l'anonymie, ce sont les déficiences du signifié lui-même qui, inapte dans certains contextes à tisser des rapports de contraste ou d'identité avec d'autres signifiés, vont amener le signifiant à prendre à son compte les rapports contrastifs ou analogiques que le signifié ne peut assumer. Cet échange ou plus exactement ce transfert de fonctions apparaît comme une sorte de transubstanciation des rapports d'opposition et d'identité sémantiques transposés maintenant au plan du signifiant, qui va les mimer à sa manière. Cette conquête progressive du signifiant est révélatrice d'une chronologie interne dont on peut, à la lumière des variantes décrites, tenter de reconstruire les principales étapes.

Rappelons auparavant l'existence d'une dernière variante de cette construction à laquelle nous n'avons pas encore fait allusion, qui présente la double singularité d'être non seulement

redondante du point de vue sémantique mais – tautologie poussée à son comble – aussi du point de vue phonique, puisqu'elle actualise deux fois, sans le modifier, le même signifiant. Fréquente dans le discours oral, cette construction entretient avec les binômes antiphoniques des rapports formellement analogues à ceux qui relient les binômes équipollents aux binômes antithétiques plus haut décrits. Au redoublement fictif de l'objet dans les formules pléonastiques du type *sin remedio ni cura* le système réplique ici par le redoublement effectif du nom qui le désigne²⁵ :

- ¡ Qué *astros*, ni qué *astros* ! (Pedro Muñoz Seca, *Pepe Conde*, 13)
- ¡ Qué *casino*, ni qué *casino* ! (*Id.*, 19)
- ¡ Qué *caos*, ni qué *caos* !²⁶ (Carlos Arniches, *Los ateos*, 127)
- ¡ qué *freno*, ni *freno* ! (A. Díaz-Cañabate, *Lo que se habla*, 330)
- Mire qué *guachinangos* más bonitos. – ¿ Qué *quachinangos* ni qué *guachinangos* ? (Miguel M. Moreno, *El señor fotógrafo*, film mexicain, 1960)
- Hice sin *más* ni *más* siete maridos (Francisco de Quevedo, *Los sueños*, p. 73)
- Qué *cantante* ni *cantante*, es una puta (Mario Vargas Llosa, *La tía Julia y el escribidor*, p. 445)

Si l'étymon syntaxique des binômes antiphoniques doit être recherché du côté des binômes antonymiques fondés sur une variation morphologique de genre, il ne semble pas risqué de postuler pour les binômes isolexicaux ci-dessus transcrits un lien étymologique analogue qui les relierait aux formules synonymiques décrites en § I.2. A la formule contrastive *ni ínsulas ni ínsulos*, née de l'extension flexionnelle de l'opposition morphologique qui préside aux binômes du type *nin cativos nin cativas* à des mots génériquement indéclinables, correspondrait la formule équipollente *qué caos ni caos*, issue de la transposition phonétique du rapport d'équivalence sémantique qui préside aux binômes du type *ni gime ni llora*. Les formules antiphoniques et

25. J'emprunte les deux premiers exemples à F. González Ollé, *art. cit.*, p. 233, et les deux suivants à W. Beinbauer, *El español coloquial*, Madrid, Gredos, 1978, p. 214.

26. A la différence des autres exemples cités, le redoublement du substantif masculin *caos* qui, morphologiquement immobilisé, n'est pas suivi de son correspondant féminin **caas*, pourrait s'expliquer par des facteurs phonétiques relevant essentiellement de l'euphonie. Il reste toutefois que la cooccurrence de voyelles identiques à l'intérieur d'un mot n'a rien d'exceptionnel en espagnol (cf. *azahar*, *leer*, *tiito*, *moho*, *buhucho*).

isophoniques seraient donc, respectivement, les transformées métasémiotiques des binômes antisémiques et isosémiques dans lesquels elles trouveraient leur étymon syntaxique.

La totalité des variantes décrites jusqu'ici se laisse donc ramener, si notre hypothèse est juste, à une seule et unique matrice étymologique, représentée par les formules antonymiques comme *ni bueno ni malo*, qui, par inversion du rapport sémantique institué entre les deux membres du binôme (opposition $\rightarrow$ équivalence), a donné lieu aux formules équipollentes (*sin remedio ni cura*), et, par une sorte de transémiotisation de ces relations (signifié $\rightarrow$ signifiant), aurait successivement produit les binômes antiphoniques (*ni ínsulas ni ínsulos*) et les binômes isolexicaux (*qué caos ni caos*) :

	Relation entre les signifiés	Relation entre les signifiants
OPPOSITION	1 ANTISÉMIE $\rightarrow$ "ni bueno ni malo"	3 ANTIPHONIE "sin ínsulas ni ínsulos"
IDENTITÉ	2 ISOSÉMIE $\rightarrow$ "sin remedio ni cura"	4 ISOPHONIE "qué caos ni caos"

2. Ordre, rythme et mesure.

On voit donc que le signifiant tient une place de plus en plus éminente dans la configuration des formules bipolaires. Un principe d'économie se fait jour au terme de cette évolution qui dispense le locuteur de toute recherche lexicale (il lui suffit, pour compléter le binôme, de répéter ou de décliner par cas de genre le premier terme), recherche qui, constamment tenue en échec par l'anonymie et par l'anonymie – réelles ou accidentelles : le mot en cause peut ne pas avoir de contraire ou d'équivalent ou bien le locuteur peut l'ignorer ou, tout simplement, ne pas se le remémorer –, s'avère parfois infructueuse. Certes ces contraintes ne se font pas uniquement sentir dans ce type d'énoncé. Que l'on pense à des tours familiers comme « avoir envie de X comme de Y » ou à des énoncés comparatifs comme « ser más X que Y », locutions qui en appellent tout particulièrement à l'imagination et à la créativité du locuteur qui, devant improviser, à partir

d'un verbe ou d'un nom donnés, une sorte de scénario et concevoir pour celui-ci un dénouement en accord, en est parfois réduit à laisser l'énoncé en suspens (d'où le recours à des formules lexicalisées ou à des comparaisons clichées – *más tonto que Abundio, más listo que el hambre, más terco que una mula* – moins expressives certes mais infiniment plus rentables²⁷). Phrases tronquées, anacoluthes, énumérations suspendues en cours d'énonciation, fausses corrélations introduites par des locutions distributives comme « d'une part », « d'abord » ou « en premier lieu », qui annoncent une suite ou un développement qui ne viendront jamais, sont autant d'accidents de performance qui, dus parfois à l'inattention du locuteur et favorisés par des facteurs divers (hypertrophie de l'énoncé, interruption brusque du locuteur, revirement de la situation communicative, etc.), témoignent souvent des limites et des impossibilités réelles du code lui-même. Quoi qu'il en soit, ces « accidents » rendent compte des contraintes effectives qui pèsent sur le locuteur, un locuteur pris au piège de son propre discours et, dans le cas de la construction qui nous occupe ici, pris au piège du rythme : celui, binaire, institué par le joncteur *ni* qui, actualisé pour renforcer la négation, annonce la survenance d'un deuxième membre pour lequel le locuteur n'a pas nécessairement prévu, au moment où il énonce le premier, de support lexical précis. C'est ce que font apparaître les énoncés suivants, la recherche du second membre de chaque binôme se soldant invariablement par un échec, que l'écriture matérialise par des points de suspension :

- Ya te he dicho que *no quiero que esto se trasluzca ni... ¿Estamos ?* (Leandro Fernández de Moratín, *El sí de las niñas*, I, 1, p. 71)
- *Ni qué entiende ella de eso, ni qué...* En todos los estados se sirve a Dios... (*Id.*, II, 4, p. 93)
- Yo *no conozco* a su madre de usted *ni ...Vamos*, ahora nada se puede hacer (*Id.*, II, 7, p. 101)
- tiene trazas / de *no gozar* de un adarme / de jüicio, *ni una dracma* / de entendimiento, *ni un rasgo* / de... de... de... En una palabra, / usted es un loco (Juan Ignacio González del Castillo, *La venganza frustrada*, p. 302)

27. Notons au passage que la formule lexicalisée *que ni sé*, qui peut être combinée avec toutes ces constructions (*me apetece menos que ni sé, es más tonto / listo / terco que ni sé*), déclare très exactement l'impuissance du locuteur à concevoir un quelconque dénouement à l'énoncé qu'il vient d'amorcer. Elle apparaît comme une sorte de constat d'échec dressé par le locuteur lui-même qui ne sait littéralement quelle suite donner à la première partie de l'énoncé.

- Doña Rosa. Hazte una cruz con saliva en la babucha. Don Tomás.
 ¡ Qué cruz *ni* qué... ! (Serafín / Joaquín Álvarez Quintero, *El patio*,
 I, p. 39)

La syntaxe tronquée de tous ces énoncés met en pleine lumière la prégnance du schème binaire dans la configuration des formules négatives de renforcement. C'est ce rythme binaire prédominant qui amène le locuteur à actualiser ici, au risque de ne pas achever l'énoncé, le signifiant *ni*, dont la sémiologie semble déclarer la double fonction négativante et coordonnante. En effet celui-ci se laisse analyser comme la somme du modalisateur submorphématique *n*, marque de la négativité comme le fait apparaître, outre la configuration phonique des morphèmes modaux *Nunca, Nada, Ningún, Nadie...*, celle des variantes expressives du signifiant *no* qui, telles les formes emphatiques *Naranjas, Nitos, Nastis, Narices* ou *Nanay*, se présentent toutes comme des « variations lexicales » construites sur le même « thème phonique » (la consonne nasale), et de la voyelle *i*, qui se laisse rapprocher du signifiant conjonctif *y*, sur lequel semble s'aligner le morphème. Diachroniquement fautive, cette analyse du signifiant *ni* (= *no* + *y*) l'apparaît beaucoup moins cependant à la lumière de son étymon latin, le signifiant *nec*, sous lequel se laissent détecter, en parfaite corrélation avec la configuration du signifiant *ni*, le morphème négatif *ne* suivi du clitique copulatif – *que*²⁸.

28. Aux arguments phonosyntaxiques traditionnellement invoqués pour expliquer l'évolution *nec* > *ne* —> *ni* (fermeture du *e* devant des mots commençant par une voyelle pour « favoriser » la diphtongue), on peut, à la lumière de cette analyse, ajouter une justification secondaire d'ordre analogique : si *ni* a fini par s'imposer à l'ancien *ne* c'est aussi parce que la forme *y* l'a emportée sur l'ancien connecteur *e*. Cette régularisation a également pu être favorisée par les affinités syntaxiques que présentent ces deux morphèmes, le joncteur *y* ayant conservé au Moyen Âge la valeur distributive qu'il avait en latin (cf. *y el oro y la plata*, *Cid* 473), valeur qu'il partage avec le morphème *ni* (*ni oro ni plata*) et que le français moderne a maintenue (cf. Manfred Sandmann, « Et de fermeture et et de continuation en français moderne » in *Expériences et critiques. Essais de Linguistique générale et de Philologie romane*, Paris, Klincksieck, 1973, p. 287-297). Les correspondances phoniques lat. *et* / *nec*, esp. *y* / *ni*, it. *e(d)* / *nè*, port. *e* / *nem*, cat. *i* / *ni*, sar. *et* / *nen* viendraient à l'appui de cette hypothèse avec toutefois quelques restrictions (c'est notamment le cas du fr. *et* / *ni* qui ferait figure d'exception parmi les langues romanes –cf. cependant anc. fr. *e-et-ed* / *ne-*).

Il faut souligner le rôle éminent joué par le rythme dans la genèse et dans le développement des variantes ici décrites. Ce rythme s'impose au terme d'un processus que l'on peut décomposer en trois temps : 1) Afin de surmodaliser l'énoncé, le locuteur scinde imaginativement l'entité envisagée en deux sous-unités distinctes et contrastées. En les juxtaposant, le locuteur se donne ainsi une représentation complexe mais unitaire de l'ensemble nié. C'est ce double mouvement oppositionnel (les deux unités s'excluent mutuellement) et globalisant (elles se résolvent en un seul et même ensemble notionnel) que « dramatise » le signifiant *ni*, à la fois chargé de relier syntaxiquement les deux éléments (*y*) et de les mettre en opposition sémantique (*no*). 2) Cette représentation contrastée de l'objet a pour effet d'instaurer une bipolarisation syntaxique, elle-même instauratrice d'un rythme binaire aussi productif et efficace comme procédé de soulignement que contraignant du point de vue lexico-syntaxique. 3) La consolidation de ce schème binaire va enfin se traduire par une tendance au redoublement et à la bipolarisation, redoublement qui, à défaut de pouvoir être notionnel ou référentiel, sera souvent purement verbal. Qu'il s'agisse de répéter le même signifié (*sin causa ni razón*) ou de reprendre, en le déclinant ou non, le même signifiant (*sin ínsulas ni ínsulos / qué caos ni caos*), la stratégie mise en place reste la même : il s'agit dans tous les cas de préserver un *rythme* au détriment du *sens* des constituants qui sont appelés à le construire.

Aux prises avec les impossibilités lexicales du système, l'émergence de ce rythme binaire impose des contraintes qui, comme le montrent les exemples cités, peuvent amener le locuteur à renoncer, après actualisation du connecteur, à formuler le deuxième membre du binôme. C'est pour faire face à ces contraintes que le système va procéder à l'immobilisation de certaines unités qui, lexicalisées, se laisseront combiner avec n'importe quel segment actualisé dans la première partie du binôme. Véritables clausules préfabriquées, ces locutions n'ont de sens que pour autant qu'elles permettent de fournir au deuxième membre du binôme un support rythmique et de préserver par là le binarisme qui préside à cette construction. Leur apport informationnel étant, en raison de leur caractère figé, pratiquement nul, elles exercent dans le binôme une double

fonction complétive à l'égard du rythme et explétive à l'égard du sens, ce qui les apparente parfois à de simples formules de remplissage. En voici quelques exemples²⁹ :

- ¿ Qué daño *ni calabaza* ? (Juan Ignacio González del Castillo, *El aprendiz torero*, p. 50)
- ¡ Qué toros *ni pataratas* ! (*Id.*, p. 58)
- ¡ Qué Condesa *ni embeleco* ! (Juan Ignacio González del Castillo, *La maja resuelta*, p. 123)
- ¿ Qué conciencia *ni qué haga* ? (Ignacio González del Castillo, *El médico poeta*, p. 181)
- ¿ Qué dinero *ni qué haga* ? (Juan González del Castillo, *El robo de la pupila en la feria del puerto*, p. 322)
- sin matrícula *ni Dios que lo fundó* (Leopoldo Alas Clarín, *La Regenta*, 19, p. 390)
- Pero ¿ qué solemnidad *ni qué castañuelas* ? (*Id.*, p. 425)
- ¡ Qué condicional *ni qué calabazas* ? (*Id.*, 22, p. 478)
- Qué Kempis *ni qué ocho cuartos* ! (*Id.*, 28, p. 605)
- ¡ Qué Zorro *ni qué demontre* ! (Miguel Delibes, *La hoja roja*, p. 41)
- ¡ Qué enfermedad *ni que niño muerto* ! (Miguel Delibes, *Cinco horas con Mario*, p. 163)
- ¡ Qué guerra *ni qué ocho cuartos* ! (*Id.*, p. 184)
- Ni dicho, *ni leches* (Francisco García Pavón, *Las hermanas coloradas*, p. 27)
- Qué rabietas *ni qué cuernos* (*Id.*, p. 195)
- Ni pálpitos *ni leches* (*Id.*, p. 219)
- ¡ Pobres *ni mierda* ! ; Como que estamos pocos en los pueblos pa que vengan de fuera a comer lo nuestro, y a insultar ! (Antonio Cillero Ulecia, *Pascasio y Vinagre*, p. 127)
- ¡ Ni hijos, ni nietos, *ni nada* me queda ya !³⁰ (*Id.*, p. 141)

29. On trouvera d'autres exemples de locutions conclusives lexicalisées dans l'ouvrage déjà cité de W. Beinhauer, *El español coloquial*, p. 214 sq. (cf. *supra* note 25).

30. Sorte d'hyperonyme de tous les mots négatifs, l'indéfini *nada* est devenu, au fil de ce processus de lexicalisation, un mot omnifonctionnel susceptible de prendre, par exemple, des valeurs temporelles (« *ni cuando* murieron tus padres *ni nada* », M. Delibes, *Cinco horas con Mario*, p. 87) ou locatives (« *ni fueron al frente ni nada* », *Id.*, p. 66). Il peut, par ailleurs, être préfixé (« *no es autodidacta ni autonada* », C. J. Cela, *Los viejos amigos*, II, 32 – cité par González Ollé, p. 232 –) et peut même recevoir des morphèmes intensifs (« *Ni más cena, ni más ná* », « *Ni más postre, ni más ná* », F. García Pavón, *Comida en Madrid*, p. 76-98). Lexicalisé et détaché du rapport animé / inanimé qui l'oppose à la forme *nadie*, il apparaît dans certains emplois comme un mot purement explétif servant uniquement à prolonger et à amplifier syntagmatiquement l'effet négativant du premier membre (« *Sin poder ir a ninguna parte ni nada* », « *sin poder hablar con nadie ni nada* », M. Delibes, *Cinco horas con Mario*, p. 166 et 178).

Ce processus d'immobilisation syntagmatique peut également s'étendre au premier membre du binôme. C'est alors le binôme tout entier qui, appelé à fonctionner comme une unité phraséologique à signification unitaire³¹, se trouve définitivement fixé. Parfois rimés, souvent rythmés et presque toujours édifiés sur un principe allitérant ou paronymique³², les binômes lexicalisés se comportent dans le discours comme autant de stéréotypes d'expression.

- Ya no eres creído *ni en burlas ni en veras* (Francisco de Madrid, *Egloga* [in *Teatro medieval*], v. 133)
- que eternamente como ranas están hablando, *sin tono ni son* (...) Porque las dueñas *ni son carne ni pescado* (Francisco de Quevedo, *Los sueños*, p. 63)
- no lo quiso *Dios ni el diablo* (*Id.*, p. 142)
- y *sin chistar ni mistar* / *ni decirle una palabra* (Francisco de Quevedo, *Visita de Alejandro a Diógenes, filósofo cínico*, p. 178)
- que le venía a los alcances por un estupo que no lo había *comido ni bebido* (Luis Vélez de Guevara, *El diablo cojuelo*, tranco primero, p. 63)
- que sin ser *vistos ni oídos* (...) hemos de registrar este cónclave (*Id.*, tranco IX, p. 216)
- entraron en la enramada, y *ni hallaron rey ni roque* (Estebanillo González, II, p. 190)
- tan domésticos y pacíficos que ninguno meneó *pie ni mano* (*Id.*, VIII, p. 376)
- para qué se metía en lo que *no le iba ni venía* (*Id.*, XII, p. 475)
- sin reparar en *dimes ni diretes* (*Id.*, XII, p. 491)
- ¿ Conque usté, señá Teresa, / sin decir *oxte ni moxte*, / se va a bureo ? (Juan Ignacio González del Castillo, *La feria del puerto*, p. 399)
- En nombre della que no tuvo *ni voz / ni voto* (César Vallejo, *Trilce*, LXXVI)
- los médicos, por regla general, *ni sienten ni padecen* (Miguel Delibes, *Cinco horas con Mario*, p. 31)
- y no es que a mí eso me interese especialmente, que *ni frío ni calor*, ya me conoces (*Id.*, p. 45)
- ¿ tú crees que esto tiene *pies ni cabeza* ? (*Id.*, p. 50)
- no la dejaste *ni a sol ni a sombra* (*Id.*, p. 61)

31. Notons que, considéré unitairement, le binôme peut lui-même être renversé et s'intégrer dans un macro-binôme de binômes en miroir : « el mundo quedaría como una balsa de aceite, *ni más ni menos, ni menos ni más* » (M. Delibes, *Cinco horas con Mario*, p. 153), « porque *ni tú ni ella, ni ella ni tú*, os resignáis a someteros a una regla » (*Id.*, p. 173).

32. Sur ce point on consultera avec profit les travaux de J. Morawski, « Les formules rimées de la langue espagnole », *RFE*, XIV, p. 113-133, « Les formules allitérées de la langue espagnole », *RFE*, XXIV, p. 121-161, ainsi que « Les formules apophoniques en espagnol et en roman » (cité *supra* note 23).

- un hombre que la llevaba quince años, *sin oficio ni beneficio* (*Id.*, p. 217).
- que no tuve *arte ni parte* (*Id.*, p. 229)
- *ni por las buenas ni por las malas* se puede contigo (*Id.*, p. 236)
- Y otro tanto con las comidas, cariño, que *ni agradecido ni pagado* (*Id.*, p. 240)

Figé par l'usage³³, l'agencement interne de ces locutions immuables – auxquelles s'ajoutent également tous les binômes fossilisés sous l'effet de la lexicalisation parémiologique³⁴ – est toutefois loin d'être aléatoire. Irréversibles, ces binômes lexicalisés obéissent pour la plupart à la « loi du second lourd » (C. Hagège³⁵), principe phonosyntaxique en vertu duquel le terme

33. Divers procédés permettent de remotiver ces binômes clichés. C'est, par exemple, l'insistance qui, dans le passage qui suit, permet au locuteur de resémantiser, par un retour au sens littéral des termes actualisés, la formule figée *no decir ni bueno ni malo* : « Yo dicen que no dije *malo ni bueno*, y es tan al revés, que en viendo entrar en mi casa poetas, decía ; *malo* ! ; y en viendo salir ginoveses, decía ; *bueno* ! Si veía mercaderes, decía ; *remalo* ! ; si encontraba obligados y tratantes, decía ; *rebueno* ! Pues ¿ qué más *bueno y malo* había de decir ? » (Quevedo, *Los sueños*, p. 147).

34. « *Ni tanto ni tan dello*, señor don Tello », « *Ni fies ni porfies*, ni prometas lo incierto por cierto », « Lo olvidado, *ni agradecido ni pagado* », « Gracia pedida, velas encendidas ; gracia lograda, *ni velas ni nada* », « Camino de Roma, *ni mula coja ni bolsa floja* », « *Ni en putas ni en disputas* gastes lo que disfrutas », « *Ni el anzuelo ni la caña*, mas el cebo las engaña », « *Ni por casa ni por viña*, no tomes mujer jimia », « *Ni en bromas ni en veras* con tu amo partas peras », « *Ni de vino ni de oro* hagas tesoro », « *Ni justicia ni verdad* en la tierra encontrarás », « *Ni carbón ni leña* no compres cuando hiela », « Agua sobre agua, *ni cura ni lava* », « Quien siempre trae mal color *ni es médico ni doctor* », etc.

35. C'est en effet à Claude Hagège (*op. cit.*, p. 244 s. et *La structure des langues*, Paris, Presses Universitaires de France, 1982, p. 26) que revient le mérite d'avoir le premier formulé explicitement cette loi dont J. Morawski, J. Orr et Y. Malkiel avaient déjà pressenti l'importance. Ainsi en 1929, Morawski parle d'une loi de l'apophonie que l'« on pourrait peut-être formuler (...) en disant, d'une manière générale, que la voyelle la plus claire doit précéder la plus sombre... » (*art. cit.*, p. 340). Le phénomène sera remarqué par Orr qui écrit : « If we say *safe and sound, bound hand and foot, lead a cat and dog's life*, where the French invert the order and say : *sain et sauf, pieds et poings liés, s'entendre comme chien et chat* (but *aller et venir, va-et-vient* for "to come and go", "coming and going"), one sees no other reason than that the front-back sequence is more satisfying... It would be an interesting inquiry to examine how far this tendency prevails in word order (...) of set phrases » (*art. cit.*, p. 24). Enfin Malkiel explique à propos des binômes irréversibles : « The purely formal preference of numerous speech communities for a certain configuration of the binomial [is] describable by the qualitative and quantitative distribution of sounds, accentual and tonal schemas, tonal lengths of segments (...) and the like (...). Thus, Modern English displays a very marked partiality to short plus

le plus *lourd* de la dyade, c'est-à-dire celui dont le corps phonique est quantitativement le plus important ou celui qui comporte les consonnes et les voyelles les plus longues ou les plus postérieures, ou celui dont les consonnes présentent un spectre acoustique dominé par les fréquences les plus basses, se trouvent systématiquement rejeté en deuxième position. S'il n'est pas toujours aisé de déterminer pour chaque paire d'antonymes lequel des deux termes est le terme non-marqué de l'opposition et lequel fonctionne, par rapport à une hiérarchie de valeurs, comme terme négatif, on constate, lorsqu'on élargit le champ d'étude à l'ensemble des expressions lexicalisées à deux termes – négatives ou non, antithétiques ou pas – que dans de très nombreux cas l'ordre + / – est transgressé au bénéfice de la succession terme faible / terme lourd. Cette loi, qui expliquerait, par exemple, les divergences que présentent dans les différentes langues les binômes lexicalisés à l'égard de l'ordre de leurs constituants – cf. *cara o cruz* $\longleftrightarrow$ *pile ou face, tarde o temprano* (mais *antes o después*) $\longleftrightarrow$ *tôt au tard, ni frío ni calor* $\longleftrightarrow$ *ni chaud ni froid, vivo o muerto* $\longleftrightarrow$ *dead or alive, como el perro y el gato* $\longleftrightarrow$ *like cat and dog* – rend compte, une fois de plus, de la prééminence et du pouvoir des structures phoniques, rythmiques, voire métriques³⁶ à soumettre les structures sémantiques mises en place, la « logique des sons » l'emportant très nettement ici sur la « logique du sens ».

On le voit : le rythme prend le pas sur le sens et détermine l'ordre séquentiel des unités convoquées dans la chaîne discursive. Or malgré les contraintes imposées par le connecteur *ni*, le rythme binaire qu'il fonde dans le discours agit puissamment pour cimenter et uniformiser les constituants du binôme,

long : either monosyllable plus (...) disyllable, or two monosyllables of unequal size : rarely a monosyllable or di-syllable plus a polysyllable » (*art. cit.*, p. 149).

36. Phonologiquement monosyllabiques, les mots *cruz*, *mal* ou *no*, par exemple, semblent fonctionner dans les locutions *cara o cruz*, *mucho y mal* (ou *poco y mal*), *nunca y no*, comme des bisyllabes métriques. Du poids de ces contraintes rythmiques rendent compte, par ailleurs, certains retranchements syllabiques (par exemple, *ton* pour *tono* ou *din* pour *dinero*) uniquement destinés à préserver l'isométrie des membres coordonnés, souvent paronymiques : « Ya no hay nada, señor Juan, / de lo dicho ; y que se queda / como antes : Juan Perejil, / sin el don ni el din. Paciencia » (Juan Ignacio González del Castillo, *El soldado tragabalas*, p. 356), « Sólo de los médicos ninguno ha habido con don, pudiéndolos tener muchos ; mas todos tienen don de matar, y quieren más din al despedirse que don al llamarlos » (Quevedo, *Los sueños*, p. 115).

souvent apparentés par des liens phonétiques et dérivationnels. Nombre d'énoncés négatifs construits à l'aide de ce morphème semblent naître en effet d'une nécessité double à la fois sémantique et phonématique de sauvegarder ce principe binaire et d'en souligner les effets rythmiques et prosodiques, en doublant les connexions sémantiques qui relient les deux membres du binôme d'associations phoniques, paronomastiques ou (pseudo)étymologiques. Les connexions sémantiques finissent ainsi par instaurer entre les deux membres des connexions phoniques, à moins que ce ne soient justement ces dernières qui, comme les exemples suivants autorisent à le penser, génèrent la vraie trame de la signifiante :

- Godoy : con favor / habréis en Campo de Flor / un par de *canonicatos*.
Manchado : Mía fe, no vengo, señor, / a buscar *canes* ni *gatos* (Bartolomé de Torres Naharro, *Tinelaria*, IV, v. 360)
- este mi hijo don Lope, ni es *hiel* ni *miel* (Agustín de Rojas Villandrando, *El viaje entretenido*, Libro primero, p. 163)
- Señor, ni hay *mujer sin tacha* ni *mula sin raza* (*Id.*, Libro segundo, p. 218)
- ¿ Cómo puede hallarse *muestra* ni *rastros* de infernal corazón ? (*Id.*, libro segundo, p. 262)
- ni la tiene muy *cerca* ni muy *cierta* (Vicente Espinel, *Vida del escudero Marcos de Obregón*, descanso sexto, p. 146)
- enemigos que él no *tenía* ni *temía* (*Id.*, descanso veintidós, p. 302)
- Que jamás quise retirarme de la virtud que tuviese mucho que *desandar* ni que *descansar* (Francisco de Quevedo, *Los sueños*, p. 50)
- sin *fuego* ni *hielo*³⁷ (*Id.*, p. 68)
- Es hombre que ni *teme* ni *debe* (*Id.*, p. 121)
- ¿ qué haréis de lo que ni *veo* ni *güelo* ? (*Id.*, p. 170)
- sin reservar en su cuerpo / ni *pñante* ni *mamante* (Francisco de Quevedo, *En el ardor de una siesta*, p. 210)
- sin saber qué es *reino*, ni *rey*, escriban cómo han de ser *reyes* y *reinos* (Francisco de Quevedo, *Discurso de todos los diablos o infierno enmendado*, p. 408)
- que no sea *salidona* ni *visitona* (Francisco de Quevedo, *Capitulaciones matrimoniales*, p. 520)
- no he tenido primero movimiento de rendirme, ni al *indiano* ni a las *Indias* (Lope de Vega, *La Dorotea*, II, III, p. 217, 10)
- Ni tan *yus* ni tan *sus* (Lope de Vega, *La Dorotea*, IV, V, p. 482, 2)
- que en lances de amor un hombre / (...) ni ha de ser *cortés* ni *corto* (Cristóbal de Monroy, *Fuente Ovejuna*, III, v. 2894 s.)
- ¡ Qué bien entiende de afectos el señor güesped ! – respondió el poeta (...) – De *afectos* ni de *afeites* – dijo el güesped (Luis Vélez de Guevara, *El diablo cojuelo*, tranco IV, p. 127)

37. Cf. fr. *sans feu (foi) ni lieu (loi)*.

- una vileza que jamás había *pensado* ni *pasado* por mi imaginación (*Estebanillo González*, II, p. 182)
- que ni era *entendido* ni se daba a *entender* (*Id.*, XII, p. 479)
- De modo que si usted me niega los... *pódromos* del mal (...) - Qué *hipódromos* ni qué *hipopótamos* : yo defiende a un ausente (Leopoldo Alas Clarín, *La Regenta*, 22, p. 469)
- Antonio : Vaya... ¡ Sesenta ! Cadaval : No, señor ; ni *sesenta*, ni *milenta*, ni toda la América junta³⁸ (Manuel Linares Rivas, *Cristobalón*, II, 5)
- En Boston es grave falta / hablar de ciertas mujeres / por eso aunque *nieva nieve* / mi boca no se atreve / a decir en voz alta / ni *Eva* ni *Hebe* (Villaurrutia)

3. Antonymie, autonymie et pan-négation.

La confrontation des variantes décrites en § II.2 laisse donc apercevoir deux tendances dominantes qui conditionnent dans une large mesure la configuration des binômes négatifs : a) une tendance au figement de certaines structures lexicales qui, garantes du binarisme, déjouent les effets de l'anonymie et de l'antonymie et affranchissent le locuteur des contraintes inhérentes à la recherche de membres opposés ou équivalents, et b) une tendance au rapprochement phonique des unités constitutives du binôme qui – la dernière série d'exemples en rend largement compte – prennent souvent la forme d'une chaîne dérivationnelle paronymique. C'est à ces deux séries de contraintes, lexicales et phoniques, que permet simultanément de faire face le principe flexionnel sur lequel reposent les formules antiphoniques, principe qui a pour effet de préserver le binarisme de la formule tout en instaurant entre ses membres des liens dérivationnels et paronomastiques signifiants et efficaces : *insulas* / *ínsulos*, *dones* / *donas*, *cazas* / *cazos*...

Si donc les moyens que se donne le système pour garantir la bipolarité de la formule passent tous, d'une manière ou d'une autre, par la lexicalisation – totale ou partielle – des unités qui sont appelées à la construire, les binômes antiphoniques se distinguent, d'une part, par leur flexibilité lexicale – car ce qui est immobilisé ici ce n'est ni un mot ni un groupe de mots, mais bien une structure susceptible d'être saturée par n'importe quel substantif – et, d'autre part, par le rétablissement du rapport

38. Cité par W. Beinhauer, *op. cit.*, p. 127.

oppositionnel qui préside aux formules antonymiques que nous avons décrites en §. I.1 et dont prennent leur source toutes les autres variantes.

Face aux contraintes de tout ordre – lexicales, rythmiques ou syntaxiques – qui se font jour à travers les différentes variantes étudiées, le système réagit efficacement en se dotant d'un mécanisme extrêmement simple et productif de polarisation syntagmatique qui autorise le redoublement lexical là où l'objet envisagé ne peut, faute d'antonyme ou d'équivalent, être clivé ni redoublé. Ce procédé morphologique qui *donne au locuteur le pouvoir de « fabriquer »*, par simple permutation des morphèmes de genre, *l'antonyme de n'importe quel substantif* sans se soucier de sa configuration sémantique, abolit définitivement les contraintes auxquelles est assujettie la recherche de contraires : en féminisant ou en masculinisant le premier membre du binôme, le locuteur n'inverse pas uniquement le signe désinentiel du nom mais aussi celui, notionnel, de son sémantisme qui, de positif, devient, à l'égard du signifié du terme de base, purement négatif.

A la différence des formules lexicalisées comme *ni nada* ou *ni qué ocho cuartos* qui, sortes d'antonymes universels, peuvent être mises en opposition syntagmatique avec *n'importe quel* nom, les deux membres actualisés dans les formules antiphroniques se trouvent en rapport d'opposition rigoureusement bijective : *ínsulos* fonctionne comme l'antonyme fictif du substantif *ínsulas* et ce n'est qu'avec ce mot qu'il peut entrer en opposition ; mais si le mot ainsi forgé ne peut, dans ce contexte, être précédé que de son terme base, le procédé morphologique qui rend possible la polarisation lexicale reste, quant à lui, performant, quelle que soit l'unité nominale choisie, l'opposition de genre étant appelée à fonctionner comme une formule générative susceptible de fournir l'antonyme de *n'importe quel* substantif.

Il s'ensuit une redistribution fonctionnelle des marques de genre qui, rendant caduque la répartition morphologique masculin = terme extensif / féminin = terme intensif, la déplace au bénéfice d'une répartition purement positionnelle des fonctions : qu'il soit masculin ou féminin, le premier membre fonctionnera comme pôle de référence et sera nécessairement le terme modalement non marqué de l'opposition. Seul élément sémantiquement stable du binôme, c'est par rapport à lui que se

définit le sémantisme de l'élément rejeté en deuxième position qui, né du précédent, représentera toujours le terme marqué et négatif de l'opposition.

On peut désormais caractériser le statut sémantique du deuxième membre des formules antiphoniques et délimiter les contours de son champ référentiel en disant que le terme *B*, mot factice, désigne tout ce que le terme *A*, dont il dérive, ne désigne pas. Il n'y a là ni fragmentation ni redoublement de l'objet, mais désignation binaire du champ notionnel à négativer selon un partage non typifié par le système et discursivement divergent du découpage notionnel que le lexique « institué » impose de la réalité sémantique. Si le terme *B* est non seulement l'antiphrase mais aussi l'antonyme du terme *A*, c'est parce qu'il apporte la représentation d'une entité notionnelle qui se définit contrastivement comme englobant tout ce que le contenu du premier terme n'assume pas : *ínsulos* est, en un mot, tout ce qui n'est pas *ínsulas*. Ainsi, décliner par cas de genre dans un contexte négatif un nom invariable revient à nier d'abord une entité fixée et pré-établie – donc reconnue comme existante dans le répertoire lexical de la langue – et à négativer ensuite la négation de cette entité à l'aide de deux morphèmes, à savoir : le morphème de genre, ici opérateur de l'inversion sémantique, et le connecteur *ni*, chargé de renverser l'inversion selon le schéma *ni A ni non A*. Ce qui singularise le statut sémantique du second membre c'est, à la fois, sa relativité référentielle, puisqu'il ne se laisse définir que contrastivement par rapport à l'apport de signification du premier terme, et le caractère extensif de son champ définitionnel, uniquement délimité par celui du terme de base.

Par là, la négation antiphonique se distingue aussi de la négation antonymique sélective (type *ni moros ni cristianos*) puisque, instauratrice d'une négation totale, elle exclut toute forme de processus métonymique dans la représentation de l'ensemble : le mot *ínsulos* n'est pas le représentant d'un ensemble virtuel qu'il ferait émerger par métonymie – celui, en l'occurrence, des différentes gratifications dont Quichotte pourrait récompenser son écuyer pour ses loyaux services –, mais le nom explicite d'un sous-ensemble aussi large et hétérogène que l'on voudra qui, avec le substantif *ínsulas*, recouvre entièrement le champ extensionnel de l'ensemble envisagé. Lorsque, ailleurs, l'écuyer dit se nommer *Sancho sin añadiduras de dones ni donas*, le terme *donas* a pour tâche de désigner (et non de représenter) toute forme de *tratamiento* autre que celle que désigne le

masculin *done*s. Certes le recours au féminin morphologique *doñas* n'aurait pas affaibli la visée exhaustive de l'énumération, mais alors que la pan-négation serait instituée ici par métonymie, le substantif *donas* désigne nommément l'ensemble de toutes les formules d'adresse à la seule exception de celle déclarée par le premier terme : *donas* inclut *doñas* ainsi que toute autre modalité de *tratamiento*.

S'il est vrai que le terme dérivé apparaît au premier abord comme le support d'un simple jeu apophonique, nous ne pensons pas que celui-ci soit, comme le prétend F. González Ollé, dépourvu de toute fonction référentielle « y carente, por tanto, de significado » (p. 215) ni, moins encore, comme l'affirme R. Beinhauer à propos de la formule *Qué caos ni caos*, que les formules isophoniques consistent en une « insensata repetición mecánica de la palabra que causó su enfado [= del hablante] » (p. 214). Nous croyons, au contraire, que loin d'être un terme qui n'a pas de sens, il s'agit d'un sens qui, jusqu'ici dépourvu de terme (de « nom » synthétique spécifique), trouve son support dans ce nom hypostasié qu'est l'antiphone du terme de base, c'est-à-dire d'un champ notionnel sémiotisé et définitivement fixé par un signifiant³⁹. En ce sens la variation de genre apparaît comme un procédé onomasiologique, ce que l'on met traditionnellement sur le compte de l'« expressivité » (le terme dérivé viendrait « renforcer », par le jeu paronymique qu'il instaure avec lui, le contenu du terme de base), étant le résultat d'une réelle extension sémantique assortie ici d'un travail de nomination (le terme dérivé est effectivement doté d'un apport de signification qui complète celui du terme de base).

La polarité morphologique *o / a* revêt ici, on le voit, des implications sémantiques : le signifiant soumis au redoublement antiphonique présente la particularité de changer de signe (de passer d'un sémantisme *A* à un sémantisme *non A*) en même temps qu'il passe d'un genre à l'autre. C'est cette même répartition syntagmatique des valeurs + *A* / - *A* qui, sur le plan du verbe, se fait jour dans des formules comme *ni digo ni dejo decir*. En effet le procédé morphologique et synthétique qui, fondé sur l'alternance masculin / féminin, donne au locuteur le

39. Il va sans dire que nous ne postulons nullement ici la préexistence de ce signifié sur le signifiant qui le « véhicule » ; c'est, bien au contraire, lui qui le génère. Le nom auquel nous faisons allusion ici est un nom de discours synthétique chargé de dire l'altérité (= tout ce qui n'est pas *A*) autrement que par les moyens que la langue et son système lexical le prévoient (*lo otro, lo demás, el resto*, etc.).

pouvoir presque onomaturgique d'improviser l'antonyme de n'importe quel nom est, à cet égard, identique à celui, lexical et analytique, qui permet, à l'aide de l'inverseur lexical *dejar de*, de redoubler contrastivement le signifié de n'importe quel signifiant verbal :

- Yo no sé *de* *quién* hablo ni *de* *quién* no hablo (Quevedo, *Los sueños*, p. 240)
- Señor..., yo no creo ni *dejo de* creer... Yo cito hechos (Leopoldo Alas Clarín, *La Regenta*, 20, p. 419)
- Ya no creía, ni *dejaba de* creer (*Id.*, 26, p. 554)
- Y no es que yo diga o *deje de* decir (Miguel Delibes, *Cinco horas con Mario*, p. 40)
- luego saldrá Encarna que si *hago o dejo de* hacer (*Id.*, p. 210)
- Mire, señor, yo no *desaconsejo ni dejo de* desaconsejar (Eduardo Mendoza, *El laberinto de las aceitunas*, p. 219)

C'est une inversion analogue qu'opère le clitique *san* lorsque, anteposé au terme de base, généralement un nom propre, il apparaît dans un contexte négatif :

- Y eso del don Juan Tenorio vaya usted a decírselo a Mesía – gritó Orgaz (...) – ; Ni *Mesía ni san Mesía* me asustan a mí ! (Leopoldo Alas Clarín, *La Regenta*, 7, p. 123 s.)
- ; Peor sería eso que dice *Alancardan o san Cardan, o san Diablo* ! (*Id.*, 20, p. 413)
- y diga lo que quiera el señor Todd, *ni la ciencia, ni santa ciencia*, tienen derecho para calumniar a don Santos Barinaga. (*Id.*, 22, p. 469)
- Ya ves qué cosas, pero yo ni caso, como si no fuese conmigo, *ni por Eliseo ni por San Eliseo*, te lo juro (Miguel Delibes, *Cinco horas con Mario*, p. 61)

Or à la différence de ces binômes, la construction antiphonique, outre qu'elle repose sur un mécanisme morphologique purement flexionnel (une seule voyelle est chargée tout à la fois d'opérer et de signifier l'inversion), est saturable par à peu près n'importe quel signifiant nominal. Noms propres ou épiciens, mots outils, syntagmes tout entiers se laissent, comme le montrent les exemples suivants, décliner par cas de genre au sein d'un binôme négatif :

- sin libros y sin papeles, / sin tratos, *cuentas ni cuentos*... (Lope de Vega, *La Dorotea*, p. 109)
- Digo, pues, que yo te quiero, / y que quiero que me quieras, / *sin dineros ni dineras*, / ni resabios de tendero. (Francisco de Quevedo, *Con tres estilos alanos*, p. 235)

- Es que ella es una tal, dijeron algunos. - *Ni tal ni tol*, dije yo. (Francisco Candel, *Pueblo*, p. 130)
- Mario, cariño, que al fin y al cabo, si a su tiempo me compras un Seiscientos, *ni Tiburones ni Tiburonas*, segurísimo (...) ; Mario, que me muera si no es verdad !, no pasó nada, que Paco, a fin de cuentas, un caballero, pero si yo tengo un Seiscientos, *ni Paco ni Paca*, te lo juro⁴⁰ (Miguel Delibes, *Cinco horas con Mario*, p. 282)
- *ni testigos de Jehová, ni testigos de Jehová*, (M. Goicoechea, *H de Humor*)
- A. : ¿ Hay paisaje más hermoso que éste ? B. (Con cierto tonillo de protesta) : ¡ Sí, señor ! A. : ¿Cuál ? B. : ¡ El Rhin ! A. : ¡ *Qué Rhin...ni qué Ran* ! (Werner Beinhauer, *El humorismo...*, p. 129)

Il serait toutefois erroné de voir là un procédé de redoublement lexical purement morphologique : autant que la forme d'une désinence grammaticale de genre, le phonème permuté prend celle d'une dissimilation vocalique, ainsi que le font apparaître les couples *tal/tol* ou *Rhin/ran*, qui se laissent interpréter à la fois comme de fausses régressions « volontaires » et comme de vraies variations apophoniques de la voyelle tonique, ou encore le couple lexicalisé *así / asá* dans les formules *así que asá, así o asá, ni así ni asá*⁴¹, qui relèvent d'un jeu dérivationnel dissimilatoire tout à fait analogue⁴² : même si les paradigmes *aquí / acá* ou *allí / allá* ont servi de modèle à ce dernier binôme, *asá* est autant que la forme féminisée de *así*, la transformée antiphonique de l'adverbe de manière⁴³.

40. Cf. Gonzalo de Berceo : « Non es nomme ninguno que bien derecho venga / que en alguna guisa a ella non avenga ; / non ha tal que raíz en ella no la tenga / nin Sancho nin Domingo, nin Sancha nin Domenga » (*Milagros de Nuestra Señora*, 38).

41. Notons que, dans des contextes positifs, cette dissimilation peut être vocalique (« - ¿ Es que ha nacido Cristo, o es que ha resucitado el dios *Pan* ? - ¡ Y *Pun, Pin, Pun* ! », Clarín, *La Regenta*, 23, p. 498) aussi bien que consonantique (« Saturnino Bermúdez, que tenía *frac, y clac* y todo lo necesario... », *Id.*, 24, p. 512).

42. Cf. « lo niego una y cien veces, porque no da lo mismo *así que asá* » (Luis Montoro) ; « que se acordase de la de marras, y que todo era fruslería, y que no había de tener más *así que asado* » (Quevedo) ; « y con todos sus fieros y su enfado, / no tendré más amor *así que asado* » (J. Polo de Medina) ; « que Maldonado piense *así*, ni que el Abulense discurra *asá* » (F. Isla, cité par González Ollé, p. 231).

43. A propos de ce binôme, dont l'alternance vocalique *i / a* est, remarquons-le, identique à celle que présente le binôme « ¡ *Qué Rhin...*, ni qué *ran* ! », Correas explique : « *Así que asá* ; no se me da más *así que asá*, por no se me da más por una manera que de *otra* ; por así que *ansá* ». On le voit : *asá* désigne tout ce que l'embrasseur *así* ne désigne pas : *asá* = *no así*, c'est-à-dire « autrement ». Quant à la forme *asa(d)o* (cf. *supra* note 42), que connaît aussi le portugais et que

L'unité soumise au redoublement antiphonique est donc l'objet d'une triple déclinaison morphologique (*masculin / féminin*), phonique (*a / o*) et sémantique (*A / - A*). Il ne s'agit donc pas d'instituer par les marques de genre une simple opposition grammaticale masculin / féminin entre les membres du binôme. Lorsque, par exemple, Unamuno écrit « Créame usted, señorito, *no hay Otelas... Ni Desdémonos* » (*Niebla*, XIX)⁴⁴, les morphèmes *a/o* opèrent, malgré la singularité des radicaux auxquels ils sont affixés, une inversion grammaticale analogue à celle sur laquelle se construisent, par exemple, les couples *niño / niña* ou *perro / perra*. S'il y a flexion de deux noms théorique-ment indéclinables, les morphèmes de genre exercent ici la fonction grammaticale qui leur est propre : la féminisation du signifiant *Otelo* ne fait que déclarer celle de l'être qu'il a pour référent. En revanche dans le vers de Quevedo *sin dineros ni dineras* la variation de genre n'est opératoire que pour autant qu'elle assure efficacement la polarisation lexicale du signifiant *dineros* et qu'elle permet à l'auteur de lui assigner son pendant antonymique : le morphème de genre *y* est doublement promu au statut de polarisateur lexical et à celui d'inverseur sémique.

En effet, le locuteur perçoit les morphèmes *o / a* comme formant une opposition et c'est à ce seul titre que, désassujettis de leur fonction grammaticale première, ils sont appelés à fonctionner dans les formules antiphoniques : la variation de genre est exploitée non pas pour ce qu'elle *signifie* grammaticalement mais pour ce qu'elle *représente* métalinguistiquement dans le système, à savoir : une opposition. Ainsi, ce qui oppose un binôme comme (*ni*) *versos ni prosa* (Clarín, *La Regenta*, 16, p. 325) à ce qui constituerait l'édition antiphonique de ce binôme,

Corominas définit comme une forme « disfrazada humorísticamente » de *asá*, elle pourrait également résulter d'une hypercaractérisation grammaticale destinée à doubler, par féminisation et masculinisation successives de l'adverbe, l'opposition vocalique d'ouverture (*i / a* : diffus / compact) d'une opposition tonale (*i / o* : aigu / grave), *así* étant un nom adverbial agénérique qui, de ce fait, se laisse reverser indistinctement dans l'un ou l'autre genre, à la différence du nom propre *Rhin* qui, bien que sémiologiquement indifférencié, est morphologiquement masculin.

44. Cf. également « Mando que todos vosotros tengáis a la Prosperidad por *diabla máxima, superior y superlativa* » (Quevedo, *Discurso de todos los diablos*, p. 427), féminisation annoncée quelques lignes plus haut par un jeu paronymique entre le masculin *diablo* et le verbe *diablar* à la troisième personne du présent : « Señor, este *diablo* no sabe lo que se *diabla*, ni vale un *diablo* y es vergüenza que sea *diablo*... » (p. 419).

à savoir *ni versos ni versas*⁴⁵, c'est que *prosa* est le « contraire » du signifié *versos* alors que *versas* est le « contraire » formel du signifiant *versos* : dans le premier cas, le locuteur effectue la reprise inversive d'un signifié (antonymie), dans le second, il s'agit de la reprise inversive d'un signifiant (antiphonie). En effet, seul le premier membre du binôme antiphonique est doté d'un contenu sémantique stable : pleinement référentiel, il est actualisé en tant que mot hétéronyme, le second membre apparaissant comme une pure substance phonique qui, détachée de celle du premier, ne cesse de renvoyer à lui. Aussi le second membre du binôme réactive-t-il, en le mettant en avant, ce signifiant qui, dans l'acte de parole, tend, malgré son épaisseur, à se faire oublier au bénéfice du signifié et de l'articulation globale de tous les signifiés qui structurent le message. Ce qui est repris dans le mot *versas* ce n'est pas le signifié *versos*, qu'il évacue complètement, mais son seul signifiant qu'il redouble inversivement.

La négation antiphonique est donc fortement sous-tendue par un travail métalinguistique. Notons que souvent le premier membre du binôme constitue, notamment dans le dialogue, la reprise métalinguistique d'une unité préalablement actualisée dans le discours⁴⁶, ce qui, bien sûr, n'empêche pas cette unité d'effectuer en même temps une deixis extralinguistique. En revanche, des termes comme *versas*, *dineras*, *tol*, *tiburonas*, *Jehovó* ou *Ran*, ne peuvent être déterminés que par référence à leur terme de base : nominalisés sous l'effet de la reprise autonymique (*así* est un adverbe mais *asá* est un adverbe mentionné, donc un substantif), ils opèrent une deixis anaphorique qui n'est interprétable que par ce retour du signifiant sur lui-même. Son support référentiel étant fourni en tout premier lieu par le terme

45. Cf. « Pedro. – No faltaba ya otra cosa / sino que un abate quiera / criticar mis versos. Julián. – Esos / no son versos, sino berzas » (J. I. González del Castillo, *El café de Cádiz*, p. 138) ; « Remigio. – Me parece que está en prosa. Marquesa. – Nada menos ; que son berzas » (J. I. González del Castillo, *Los cómicos de la legua*, p. 254) ; « [no podía] saber a punto fijo si sus inspiraciones merecían el nombre de versos, o la fresca calificación de verzas (sic) » (Serafín Estébanez Calderón, *Escenas andaluzas*, p. 135). Nous remercions Jean Claude Chevalier de nous avoir signalé le premier exemple.

46. Cette reprise métalinguistique peut simultanément concerner les deux membres du binôme : « – Pero ; por Dios ! – No hay pero ni Dios que valga. ¡ Vete ! » (Unamuno, *Niebla*, p. 174).

dont il est issu, le deuxième membre se trouve, de ce fait, mis en mention ou, comme le dit R. Jakobson à propos des mots soumis à redoublement, « mis en italique ».

Adossé au second membre du binôme, le morphème de genre a donc pour fonction d'opérer et de signifier la mise en mention du signifiant nominal qui le précède. Or le processus d'immobilisation métalinguistique auquel la variation syntagmatique de genre soumet le signe est d'autant plus insolite que le second membre peut paradoxalement, comme on l'a vu, présenter le genre féminin, genre qui, on le sait, est traditionnellement considéré comme étant absolument incompatible avec le signe autonome, le genre des séquences mises en mention étant, aussi bien en français qu'en espagnol, invariablement masculin : « Dans /*table* est un nom féminin/, /*table*/ est un nom masculin » (J. Rey Debove), mais dans *ni dineros ni dineras*, « dineras » est bien un substantif féminin qui fonctionne comme le nom de lui-même⁴⁷.

*
* *

Formuler un binôme antiphonique c'est donc mettre en œuvre une unité lexicale, un signe linguistique – signe dont le signifiant passe inaperçu dans le langage habituel –, pour ensuite, par un retour sur son signifiant, en faire un signe autoréférentiel. Ainsi l'espagnol a trouvé dans le système morphologique du genre non seulement une sorte d'inverseur sémique ou de mécanisme générateur d'antonymes, mais aussi un procédé rentable d'immobilisation autonymique : le mot ainsi décliné est tour à tour mis en usage et mis en mention, employé et cité. Tout se passe en effet comme si le locuteur soumettait le signe à une sorte de clivage interne pour nier non le mot envisagé et son contraire, mais, successivement, l'apport de signification de

47. « Le genre des séquences autonomes est constant, et limite l'ambiguïté aux noms de même genre, dans une langue donnée. Il semble que l'autonomie entraîne le genre non marqué, dans le système des genres d'une langue : neutre quand il existe un genre neutre, masculin, autrement (...) Le genre du mot est indépendant du genre du présentateur métalinguistique. En français *table* est normalement lu / le mot *table* /, et l'on pourrait penser que c'est *mot* qui confère à / *table* / le genre masculin ; mais il n'en est rien, car en espagnol, par exemple, les présentateurs *voz* et *palabra* sont féminins, et les mots autonomes sont du masculin » (Josette Rey Debove, *Le métalangage*, Paris, Le Robert, 1987, p. 67).

ce mot et son support phonique. Si comme l'a démontré M. Molho⁴⁸, la négation la plus « forte » n'est pas celle qui résulte de la négativation du positif (*sí* → *no*) mais celle qui procède de la positivation du négatif (*eso no* → *eso sí que no*), on peut dire, dans le cadre de la négation antiphonique, que l'opposition la plus « forte » entre deux unités lexicales n'est pas celle qui résulte du clivage d'un continuum notionnel et de la mise en opposition des antonymes résultants, mais celle qui, issue d'un clivage pratiqué à l'intérieur du signe lui-même, fait du signifiant l'antonyme de son propre signifié. On peut, en termes de polyphonie énonciative, postuler entre le premier et le second membre du binôme un changement de perspective, une sorte de déplacement axial, qui amène le locuteur à se placer alternativement sur deux plans différents du fonctionnement linguistique (référentiel et métalinguistique) et à envisager tour à tour l'objet nié et le *nom* de cet objet, c'est-à-dire à concevoir contrastivement et successivement les deux unités constitutives du signe, comme si, par diffraction du sens et des sons, il voulait les décliner séparément. Après avoir épuisé toutes les possibilités sémantiques que lui offrait le système (antonymie totale ou scalaire, synonymie compensatrice, hyponymie), l'espagnol a fait appel à un procédé morphologique de reduplication antiphonique régi par des mécanismes essentiellement métalinguistiques. Poussé à l'extrême, ce processus énantiosémique a conduit le système à développer une forme d'antonymie phonique, qui transcendant les limites de l'antonymie « inter-signes », a donné naissance à une modalité d'antonymie « intra-signes ».

48. « De la négation en espagnol » in *Bulletin Hispanique-Mélanges offerts à Marcel Bataillon par les Hispanistes Français*, Bordeaux, LXIV bis, 1962, p. 704-717.

SOURCES

- Alas Clarín (Leopoldo) : *La Regenta*, Madrid, Alianza Editorial, 1979.
- Álvarez Quintero (Serafín) : *El patio*, Madrid, Sociedad de autores españoles, 1913.
- Benavente (Jacinto) : *Los intereses creados* (ed. de F. Lázaro), Madrid, Cátedra, 1981.
- Berceo (Gonzalo de) : *Poema de Santa Oria* (ed. de I. Uría), Madrid, Castalia, 1981.
- *Milagros de Nuestra Señora* (ed. de Joaquín Benito de Lucas), Barcelona, Bruguera, 1980.
- Castro (Guillén de) : *Los malcasados de Valencia* (ed. de Luciano García Lorenzo), Madrid, Castalia, 1976.
- *Las mocedades del Cid*, Barcelona, Ediciones Orbis, 1983.
- Cervantes (Miguel de) : *El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha* (ed. de L. A. Murillo), Madrid, Castalia, 1978.
- *Los trabajos de Persiles y Sigismunda* (ed. de J. B. Avall-Arce), Madrid, Castalia, 1969.
- Cillero Ulecia (Antonio) : *Pascasio y Vinagre. Novela picaresca del siglo XX*, Logroño, Editorial Ochoa, 1980.
- coll., *Poesía de la Edad de Oro* (ed. de J. M. Blecua), Madrid, Castalia, 1984.
- Delibes (Miguel) : *Cinco horas con Mario*, Barcelona, Destino, 1978.
- *La hoja roja* (ed. de F. Umbral), Salvat Editores-Alianza Editorial, s.l.n.d.
- Estébanez Calderón (Serafín) : *Obras completas* (ed. de Jorge Campos), BAE, Madrid, 1955.
- Estebanillo González* (ed. de N. Spadaccini, A. N. Zahareas), Madrid, Castalia, 1978.
- Espinel (Vicente) : *Vida del escudero Marcos de Obregón* (ed. de M. S. Carrasco), Madrid, Castalia, 1972.
- Fernández de Moratín (Leandro) : *La comedia nueva o el café*, Madrid, Espasa-Calpe, 1975.
- *El sí de las niñas*, Madrid, Espasa-Calpe, 1975.
- García Pavón (Francisco) : *Cuentos republicanos*, Madrid, Taurus Ediciones, 1961.
- *Las hermanas coloradas*, Barcelona, Ediciones Destino, 1972.
- Garcilaso de la Vega : *Poesías castellanas completas* (ed. de E. L. Rivers), Madrid, Castalia, 1979.
- González del Castillo (Juan Ignacio) : *Obras completas* (ed. de L. Cano), Madrid, Librería de los sucesores de Hernando, 1914.

- Lazarillo de Tormes* (ed. de Alberto Blecuá), Madrid, Castalia, 1980.
- López de Ayala (Pero) : *Rimado de Palacio* (ed. de Germán Orduna), Madrid, Castalia, 1987.
- Mendoza (Eduardo) : *El laberinto de las aceitunas*, Barcelona, Seix Barral, 1986.
- Monroy (Cristóbal de) : *Fuente Ovejuna* (ed. de Francisco López Estrada), Madrid, Castalia, 1978.
- Poema de mio Cid* (ed. de Colin Smith), Madrid, Cátedra, 1980.
- Quevedo (Francisco de) : *Los sueños*, Madrid, Espasa-Calpe, 1974.
- *Poemas escogidos* (ed. de J. M. Blecuá), Madrid, Castalia, 1982.
 - *Poesía y prosa* (ed. de C. Ayala), Barcelona, 1978.
- Rodríguez del Padrón : *Siervo libre de amor* (ed. de Antonio Prieto), Madrid, Castalia, 1980.
- Rojas (Fernando de) : *La Celestina. Tragicomedia de Casisto y Melibea* (éd. de Pierre Heugas), Paris, Aubier-Flammarion, 1980.
- Rojas Villandrando (Agustín de) : *El viaje entretenido* (ed. de J. P. Ressayre), Madrid, Castalia, 1972.
- Teatro medieval* (ed. de Fernando Lázaro Carreter), Madrid, Castalia (Ordres nuevos), 1981.
- Torres Naharro (Bartolomé de) : *Soldadesca, Tinelaria, Himenea*, (ed. de D. W. McPheeters), Madrid, Castalia, 1980.
- Unamuno (Miguel de) : *La tía Tula*, Barcelona, Bruguera, 1983.
- *Niebla* (ed. de H. S. Stevens, R. Gullón), Madrid, Taurus, 1979.
- Vallejo (César) : *Trilce* (ed. de J. Ortega), Madrid, Cátedra, 1991.
- Vargas Llosa (Mario) : *La tía Julia y el escribidor*, Barcelona, Seix Barral, 1977.
- Vega (Lope de) : *Fuente Ovejuna* (ed. de Francisco López Estrada), Madrid, Castalia, 1978.
- *La Dorotea*, Madrid, Ediciones de la Universidad de Puerto Rico-Revista de Occidente, 1955.
- Vélez de Guevara (Luis) : *El diablo cojuelo* (ed. de I. Arellano), Madrid, Castalia, 1988.